

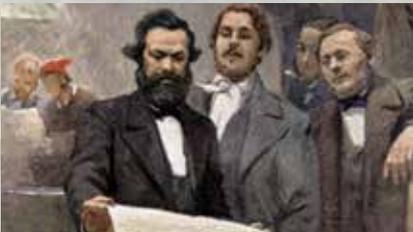
*l'Anti*capitaliste

N°142 | JANVIER 2023 | 4,5 €

la revue mensuelle du **NPA**



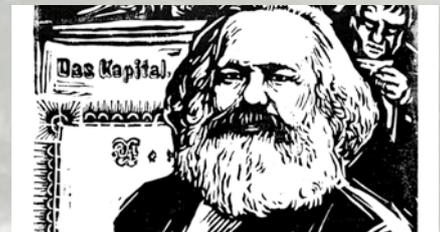
MARX TOUJOURS VIVANT



LA THÉORIE DE LA RÉVOLUTION
CHEZ LE JEUNE MARX



MARX'S BAND, OU COMMENT
LE MARXISME VIENT
(AUSSI) DES FEMMES



MARX ET LA CRISE

Sommaire

ÉDITORIAL / INTRO

Philippe Poutou 140 ans après sa mort, Marx est toujours vivant **P3**

DOSSIER

Pierre Devocelle Naturalisme, humanisme et travail **P5**

Entretien avec Isabelle Garo La théorie de la révolution chez le jeune Marx **P9**

Maya Lavault Marx's band, ou comment le marxisme vient (aussi) des femmes **P14**

Laurent Ripart Marx et le mouvement autonome des femmes **P18**

Daniel Bensaïd Marx et la crise **P20**

Michael Löwy Karl Marx et l'écologie **P25**

Éric Lafon « Marx en France » : autour de l'exposition au Musée de l'Histoire vivante de Montreuil **P29**

Illustrations **P34**

FOCUS

Daniel Tanuro L'écologie de Marx, chantier inachevé **P36**

Retrouvez notre revue sur sa page du site *L'Anticapitaliste* : <https://lanticapitaliste.org/presse/revue>. Les articles du dernier numéro y sont mis en ligne progressivement au cours du mois, tandis que l'ensemble des numéros précédents y sont téléchargeables en format pdf.

Illustration de Une :
Friedrich Engels, Karl Marx, ses filles Laura, Eleanor et Jenny sa femme.
Auteur inconnu.



S'ABONNER

PAR CHEQUE

à l'ordre de : NSPAC 2, rue Richard-Lenoir - 93100 Montreuil Cedex
France et DOM-TOM

Tarif standard		
Revue mensuelle	6 mois 22 euros	1 an 44 euros
Revue + Hebdo	6 mois 50 euros	1 an 100 euros
Tarif jeunes/ chômeurs/ précaires		
Revue mensuelle	6 mois 18 euros	1 an 36 euros
Revue + Hebdo	6 mois 38 euros	1 an 76 euros

Étranger

Joindre la diffusion au 01 48 70 42 31 ou par mail :
<http://www.diffusion.presse@npa2009.org>

PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE

En complétant et retournant la formule publiée dans l'hebdomadaire et également disponible sur : <https://lanticapitaliste.org/abonnement>

Tarif standard		
Revue + Hebdo	25 euros par trimestre	
Tarif jeunes/ chômeurs/ précaires		
Revue + Hebdo	19 euros par trimestre	

L'Anticapitaliste

la revue mensuelle du NPA

Comité de rédaction :

Yohann Emmanuel, Antoine Larrache, Robert Pelletier, Laurent Ripart, Julien Salingue, Héléne Marra, Thierry Labica, Lucien Sanchez, Henri Wilno.

Pour contacter la rédaction :
contact-revue@npa2009.org

Directeur de la publication :
Julien Salingue

Secrétaire de rédaction :
Antoine Larrache

Diffusion :
01 48 70 42 31 – diffusion.presse@npa2009.org

Administration :
01 48 70 42 28
2, rue Richard-Lenoir 93108 Montreuil Cedex

Commission paritaire :
0519 P 11509

Numéro ISSN :
2269-370X

Société éditrice :
Nouvelle Société de presse, d'audiovisuel et de communication
SARL au capital de 3 500 € (durée 60 ans)

Tirage :
3 000 exemplaires

Maquette et impression :
Rotographie, Montreuil-sous-Bois
Tél. : 01 48 70 42 22
Fax : 01 48 59 23 28
Mail : rotoimp@wanadoo.fr



Salle pleine pour le meeting du NPA à la Bellevilloise le 17 janvier 2023.
© Photothèque Rouge / Martin Noda / Hans Lucas

140 ans après sa mort, Marx est toujours vivant

PAR PHILIPPE POUTOU

Il y a 140 années, le 14 mars 1883 pour être précis, Karl Marx mourait. Intellectuel révolutionnaire, militant et acteur toute sa vie dans le combat contre le capitalisme et aussi pendant des décennies au sein du mouvement ouvrier, Marx reste pour nous, militantEs anticapitalistes du siècle présent, plus qu'un ancêtre ou une figure, même particulière.

Lui et son œuvre sont toujours de véritables outils pour comprendre le monde qui nous entoure, un repère voire une boussole dans la critique de la société injuste dans laquelle nous vivons, comme une sorte de « guide » pour combattre le capitalisme « moderne » (façon de parler) et garder des perspectives réelles ou « scientifiques » de changement radical de la société.

Marx, c'est une œuvre immense, des livres petits ou grands, des articles, des déclarations, des programmes, des lettres... des textes philosophiques, économiques, politiques, scientifiques... pour une grande part en collaboration avec son camarade et ami Friedrich Engels, mais d'autres aussi. Autant de choses à lire ou à relire, autant de choses aussi à essayer de comprendre, car tout n'est évidemment pas si simple, et tout n'est plus forcément aussi utile aujourd'hui, il y a des passages plus ou moins dépassés. Ce qui est logique, tant la société a changé, tant aussi les idées, la science, les connaissances ont évolué en un siècle et demi.

UNE MÉTHODE TOUJOURS ACTUELLE

Mais dans le fond, ce qui demeure très fort, c'est le raisonnement, la vivacité de la critique, la capacité d'expliquer les faits souvent avec clarté. Et puis à la base, ce qui reste d'une actualité flagrante, c'est sa révolte contre les injustices, contre l'oppression et l'exploitation, contre la domination des classes possédantes, contre un capitalisme qui était à l'époque en plein essor, notamment avec la révolution industrielle et le développement, sous ses yeux, du prolétariat, de cette classe ouvrière qui deviendrait la force capable de tout changer radicalement.

Bon c'est vrai, la suite allait s'avérer beaucoup plus compliquée que ce qu'envisageaient et espéraient Marx et ses camarades. Le capitalisme allait bien résister aux assauts du prolétariat, survivre aux épisodes révolutionnaires. Et puis cette classe ouvrière censée abattre le capitalisme, même industrielle, même nombreuse et présente sur une bonne partie de la planète, n'a pas su renverser le capitalisme, elle

n'a pas réussi à prendre le pouvoir, à contrôler l'économie, pire même, cette classe ouvrière apparaît aujourd'hui plus faible numériquement, transformée, affaiblie, beaucoup moins armée pour changer le système.

Cela n'empêche, pour nous Marx avait raison, et il a toujours raison, ce sont les oppriméEs qui seulEs peuvent transformer profondément la société. Le prolétariat n'est plus le même qu'à l'époque de Marx, il n'est plus le même non plus qu'il y a 80 ou 50 ans, c'est normal et ça ne change pas le problème de fond. La lutte de classe est bien le moteur de l'évolution des sociétés. Sauf que c'est plus long que prévu ou plus long qu'espéré. Sauf que le pouvoir des classes possédantes, que la capacité de résistance du capitalisme face à ses contradictions insolubles, sont beaucoup plus fortes. Tout est plus dur, mais cela n'empêche pas que la fin du capitalisme est nécessaire, qu'il est forcément inscrit dans l'histoire. Mais, on le sait, cela ne viendra pas tout seul.

« L'ÉMANCIPATION DES TRAVAILLEURS (ET TRAVAILLEUSES) SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS(EUSES) EUX-ELLES-MÊMES ».

C'est une des phrases et idées essentielles dans la pensée de Marx. Une « vérité » évidente même si elle est très difficile à se concrétiser. Ceci dit, ce sont bien dans les périodes historiques où les peuples, les oppriméEs, les travailleurs/euses, par millions, se sont mis en mouvement que les bouleversements sociaux profonds ont pu avoir lieu. L'émancipation ne peut venir que d'en bas, que si notre camp social prend ses affaires en main, sa vie et ses luttes, collectivement et largement.

Marx, c'est cette idée de la lutte des classes permanente et c'est aussi l'internationalisme qui lui est complètement lié. *Le Manifeste du Parti communiste* finit par cette autre phrase-idée fondamentale : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous* ». C'est la conscience d'appartenir à une classe sociale, à celles des oppriméEs et des exploitésEs

du monde entier, par-delà les frontières, c'est faire vivre la solidarité entre les peuples, contre les dominants qui sont les mêmes pour tous, des dominants qui divisent toujours pour mieux régner. Une idée simple et pourtant si difficile aujourd'hui à faire vivre. Cet internationalisme, c'est aussi la lutte contre ces formes de domination violente que sont les impérialismes et les colonialismes qui écrasent les peuples.

PROFIT ET TRAVAIL GRATUIT

Marx, c'est la critique du capitalisme, de son fonctionnement économique avec l'exploitation du travail, le décryptage de la domination dissimulée, l'explication de la plus-value, cette source du profit pour les possédants qui vient de cette partie du travail fournie mais pas payée, du travail gratuit donc, qui fait la richesse (volée évidemment) des capitalistes. Il y a bien sûr *Le Capital*, énorme livre qui a l'inconvénient de ne pas être facile à lire ou à comprendre. Mais pas besoin de lire tout Marx pour être une ou un militant marxiste. Par chance, plusieurs marxistes ont résumé ou vulgarisé ce *Capital* qui existe même sous la forme d'un manga, un genre *Capital pour les nuls* en quelque sorte. Un tout bien utile pour comprendre.

CHOISIR SON CAMP

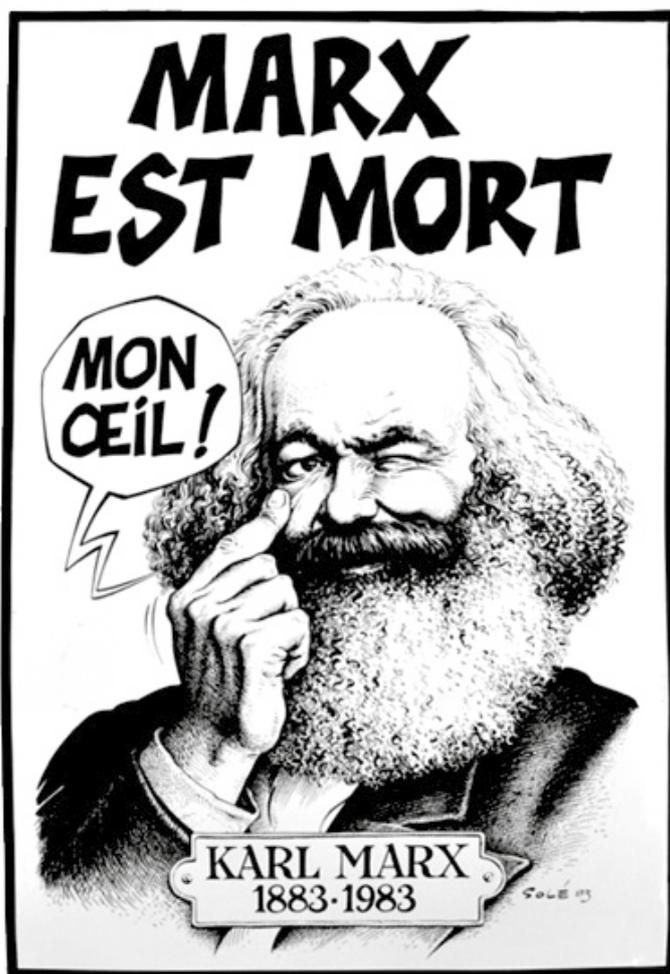
Cette critique économique de Marx, celle des rapports de propriété, de domination, d'exploitation et d'oppressions est là encore fondamentale. On peut lire ou relire les versions premières, mais de nombreux intellectuelles ou militantes ont beaucoup écrit, contribuant à actualiser toute l'analyse et la critique marxiste. Marx n'a pas tout inventé, lui-même le disait, Engels aussi. L'histoire des idées et des sociétés sont liées, les penseurs, les individus intellectuellement sont pour l'essentiel le produit de

leur époque. C'est pour cela que tout évolue, tout change au fil du temps, rien n'est éternel. Certes l'époque ne fait pas tout, on peut vivre à un moment précis de la société et ne rien comprendre du monde qui nous entoure, avoir des conceptions rétrogrades voire réactionnaires, ne retenir que ce qui permet de maintenir la société de domination. En fait tout n'évolue pas non plus dans le bon sens ou dans le sens de l'histoire, c'est vrai notamment pour les intellectuels, on le voit bien régulièrement, sur

nous militons pour continuer ce combat qui avait commencé bien avant Marx, bien avant la naissance du capitalisme et de la classe ouvrière. Il s'agit de continuer, d'être acteur, pas seulement en défendant une perspective et des idées mais aussi en construisant des outils politiques pour agir efficacement. Et là aussi Marx a apporté beaucoup. Il s'est mêlé à l'activité militante, à la construction d'organisations, d'associations y compris internationales. C'est cette idée de l'émancipation qui passe par l'organisation des opprimés par eux-mêmes, par l'auto-organisation, avec un apport libertaire. Donc on a bien besoin d'un programme mais aussi d'une réflexion sur comment construire de tels outils pour que la classe des opprimés s'organise par elle-même.

LE MARXISME HANTE TOUJOURS LA BOURGEOISIE

Marx écrivait dans le *Manifeste du Parti communiste* en 1848, déjà cité plus haut, « un spectre hante l'Europe... ce spectre c'est le communisme ». Aujourd'hui, ce spectre est toujours là, dans le monde entier. Même si la bourgeoisie semble maîtriser la situation, elle sait, au moins pour ses membres les plus lucides, que tout reste fragile, que celles et ceux qu'elle



les plateaux télé, avec le baratin qu'on nous inflige à longueur de journées.

Marx parlait de matérialisme et de dialectique, des idées étant le produit des rapports sociaux du moment, des idées qu'on n'invente pas mais que nous pouvons avoir la liberté de choisir. Cela dépend quel camp on veut choisir, soit s'adapter et défendre l'injustice, soit la critiquer et la combattre.

Marx avait choisi le camp de la révolte, celui des opprimés, celui du combat contre le capitalisme. Et nous, modestement forcément,

exploite sans scrupule peuvent se lever et lutter, à tout moment, que leur monde peut s'effondrer sous l'intervention explosive des peuples révoltés. Le communisme, c'est-à-dire cette société de demain, sans classes sociales dominante et dominée, sans propriété des moyens de production, sans exploitation du travail, reste une possibilité tant le capitalisme conduit à la catastrophe, socialement comme écologiquement. Marx avait raison, à la fin, c'est le prolétariat qui l'emportera face à l'égoïsme et au cynisme de la bourgeoisie. □

Naturalisme, humanisme et travail

PAR PIERRE DEVOCELLE

« Le communisme, en tant que naturalisme achevé, est un humanisme, en tant qu'humanisme achevé, un naturalisme ; il est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme¹. »

Cette définition du communisme contient l'histoire de ce que fut le travail avant le capitalisme et de ce qu'il est devenu pour un très grand nombre d'hommes et de femmes dans le capitalisme ; elle contient aussi l'abolition de la forme capitaliste du travail comme exigence constitutive d'une société communiste.

PAR LE TRAVAIL, L'ÊTRE HUMAIN PRODUIT SON HUMANITÉ

Le naturalisme de Marx est achevé parce qu'il soutient qu'une place particulière doit être reconnue à l'humanité dans la nature.

L'existence animale est immédiate, c'est-à-dire que l'animal tel qu'il est peut vivre dans la nature telle qu'elle est. L'existence de l'être humain suppose au contraire une médiation parce que, tel qu'il est fabriqué par la nature, il ne peut y vivre que s'il la transforme « afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie ». Cette activité vitale est le travail, médiation dans laquelle les êtres humains produisent leurs conditions matérielles d'existence.

« Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement afin de s'assimiler des matières en leur

donnant une forme utile à sa vie². »

Il faut tout de suite ajouter que la production humaine diffère profondément des productions animales, quand il s'en trouve, parce qu'elle n'est pas l'expression de mécanismes instinctifs mais celle d'une conscience intentionnelle.

« Ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté³. »

La nature quand elle produit n'imagine rien, elle engendre sans conscience, sans représentation d'un but, sans intention. L'homme produit au contraire de manière consciemment finalisée : en ce sens il produit de façon non naturelle des réalités non naturelles. En sorte qu'il est un produit de la nature qui dépasse la nature : il est par nature un être de culture.

Il est essentiel d'insister maintenant sur le fait qu'en transformant la nature extérieure (la terre de l'agriculteur, le bois du menuisier ou du charpentier, la pierre du tailleur, la laine

du tisserand, la peau du tanneur, le cuir du cordonnier, le minerai du métallurgiste, le métal du forgeron, etc.), l'être humain transforme aussi sa nature intérieure. En effet, parlant du travail, Marx écrit : « En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature et développe les facultés qui sommeillent⁴. »

Les mécanismes de la sélection naturelle ont façonné en l'être humain des potentialités, des puissances qui s'actualisent dans l'usage qu'il en fait. Or le travail nécessite l'exercice des puissances proprement humaines que sont la conscience réflexive, l'intelligence conceptuelle, l'imagination créatrice ; en exerçant ces facultés, l'être humain les développe, il produit son humanité. Quand on le prend dans son sens marxiste, le travail est humanisant.

Mais ce devenir humain ne peut s'accomplir que dans une société qui ménage à l'être humain la possibilité effective d'un tel travail anthropogène. C'est là où le naturalisme achevé rejoint l'humanisme achevé.

NATURE, ŒUVRE ET RECONNAISSANCE

L'humanisme de Marx est achevé parce qu'il exige que la société soit organisée de telle façon qu'elle



permette à tous les êtres humains d'actualiser la spécificité humaine que révèle le naturalisme achevé.

L'humanisme des Lumières demeure abstrait ; avec les révolutionnaires de 1789, il déclare des droits formels. Dans la réalité, ces droits traduisent non pas des besoins universels mais ceux de la bourgeoisie : la liberté d'entreprendre, la liberté de circulation des marchandises et des capitaux, donc la liberté des propriétaires de marchandises et de capitaux. Ceux-là, parce qu'ils jouissent de la propriété, disposent de la force qu'elle confère, celle du renard libre dans le libre poulailler : ils disposent de la liberté qui ruine l'égalité. L'humanisme achevé affirme au contraire qu'il n'y a pas de

liberté pour tous sans égalité réelle et que cela suppose « *une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous*⁵ ».

Le libre développement individuel et collectif réclame lui-même que la nature demeure pour l'être humain son corps inorganique, suivant la forte expression de Marx. La nature est son corps parce qu'elle est la matière que l'être humain doit apprivoiser non seulement pour satisfaire son existence animale mais aussi pour s'élever à sa définition d'être humain.

Pour prendre pleinement conscience de son humanité, il a besoin de l'inscrire dans la réalité matérielle. La nature par lui transformée est l'objectivation de son être intérieur, elle porte son empreinte, elle est son

œuvre : aussi, quand il la regarde, peut-il s'y retrouver et satisfaire alors son désir de reconnaissance.

CAPITALISME ET DÉSHUMANISATION DU TRAVAIL

Or le capitalisme vient séparer un très grand nombre d'êtres humains de la nature, et donc les priver des conditions de possibilité d'un travail humanisant. Au début du 16^e siècle, les nobles propriétaires fonciers en Angleterre commencent à louer leurs terres à des fermiers désireux de les cultiver. Le plus offrant emporte le bail. Une concurrence apparaît. Un marché des baux se met en place au plus grand bénéfice des propriétaires fonciers. Il en découle l'émergence des impératifs capitalistes. Pour payer son loyer et la part des revenus de la terre qu'il s'est engagé par contrat à verser au propriétaire foncier, le fermier entrepreneur exploite la terre de manière à en tirer le meilleur gain possible. Il engage donc des ouvriers agricoles et, pour maximiser ses gains, cherche à augmenter le rendement des sols et la productivité du travail. Il s'efforce aussi d'améliorer ses forces productives par des innovations techniques. Simultanément cette grammaire capitaliste va entraîner une refonte des rapports de production. La propriété féodale s'accommodait d'une quantité de droits coutumiers dont jouissaient les paysans et villageois. Pour rationaliser l'exploitation des terres et augmenter leurs revenus, propriétaires fonciers et fermiers devenus capitalistes s'entendent pour abolir la propriété d'usage qui résultait des droits coutumiers. Cela prend très souvent la forme d'appropriation par la force, ensuite entérinées par la justice locale puis le parlement national. La propriété féodale disparaît, remplacée par la propriété privée exclusive, la propriété capitaliste. Souvent également, les paysans petits propriétaires, ruinés par la concurrence des fermiers capitalistes, sont forcés de vendre leur terre. Chassé de sa terre par une appropriation ou ruiné par la

corinne maier - anne simon

MARX



Bande dessinée biographique de Karl Marx.

DARGAUD

concurrence et forcé de vendre, dans un premier cas le paysan devient, comme d'autres avant lui, ouvrier agricole, mais cette fois employé chez un fermier entrepreneur : il ne décide plus de ce qu'il produit, ni de la manière dont il le produit, et il ne consomme plus ce qu'il produit. Dans un second cas il devient ouvrier dans une fabrique ou une manufacture. Dans les deux cas l'attache à la terre comme corps inorganique, fondement de sa subsistance autonome et de son développement humain est perdue. L'unité métabolique avec la nature a disparu. Il n'est plus qu'individu vivant apte au travail, rouage d'une production qui a pour seul but la valorisation du capital. Pour cette raison le travail change de caractère, il ne fait plus appel qu'à la mécanique corporelle, et comme il cesse de réclamer l'exercice des facultés humaines, il devient déshumanisant.

« En quoi consiste l'aliénation du travail ? D'abord dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas mais se nie, ne se sent pas à l'aise mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle mais mortifie son corps et ruine son esprit. [...] En conséquence l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Son travail n'est donc pas volontaire mais contraint, c'est du travail forcé⁶. »

LA TYRANNIE DE LA VALEUR

Chacun sait que la recherche du profit maximal explique pourquoi le travail est devenu aliénant. Mais peut-être n'est-on pas suffisamment attentif aux soubassements matériels de cette causalité. Pour Marx, ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience. Ce n'est pas dans la psychologie du capitaliste que se trouve la source de l'exploitation du travailleur mais dans la logique interne du mouvement d'autovalorisation et donc d'autonomisation de la valeur. La psychologie du capitaliste n'en est qu'une conséquence.

« Dans la circulation A-M-A, l'un et l'autre, l'argent et la marchandise, ne fonctionnent que comme modes d'existence différents de la valeur elle-même, l'argent comme mode d'existence général, la marchandise comme mode d'existence particulier, son simple

déguisement pour ainsi dire. La valeur passe constamment d'une forme dans l'autre, sans se perdre dans ce mouvement, et elle se transforme ainsi en un sujet automate. [...] Mais en fait la valeur devient ici le sujet d'un procès dans lequel, à travers le changement constant des formes argent et marchandise, elle modifie sa grandeur elle-même, se détache, en tant que survaleur, d'elle-même en tant que valeur initiale, se valorise elle-même⁷. »

à « rationaliser » le travail, à le rendre aliénant. Les marchandises ne peuvent se rendre elles-mêmes sur le marché, elles ont besoin que les êtres humains les y conduisent : pour cela les êtres humains deviennent de simples « porteurs de marchandises », comme le dit Marx. Mais une fois qu'elles sont parvenues sur le marché, la valeur gouverne leur circulation comme elle a gouverné leur production. Ce ne sont pas les êtres humains qui mènent le monde,

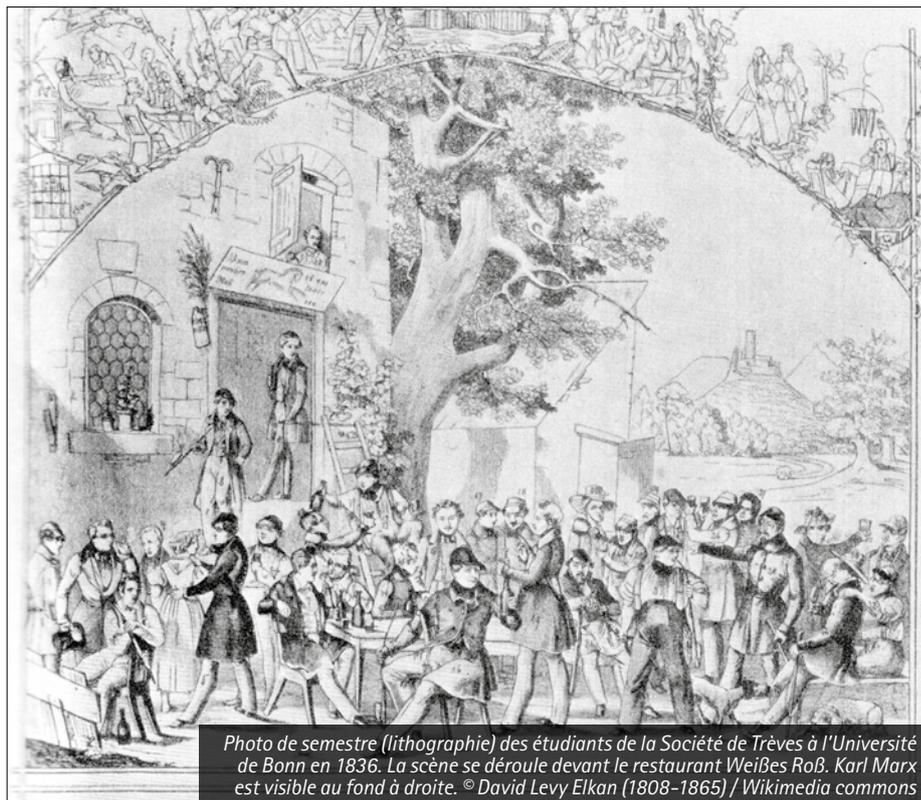


Photo de semestre (lithographie) des étudiants de la Société de Trèves à l'Université de Bonn en 1836. La scène se déroule devant le restaurant WeiBes RoB. Karl Marx est visible au fond à droite. © David Levy Elkan (1808-1865) / Wikimedia commons

Une telle autonomie de la valeur entraîne une inversion du monde dans laquelle les personnes deviennent comme des choses et les choses comme des personnes. « Les relations sociales qu'entretiennent leurs travaux privés apparaissent aux producteurs non pas comme des rapports immédiatement sociaux entre les personnes dans leur travail même, mais au contraire comme des rapports impersonnels entre des personnes et rapports sociaux entre des objets. » L'âpreté au gain, la passion de l'argent, le calcul égoïste ne sont pas des dispositions innées de certains individus mais des constructions sociales qui contraignent le capitaliste à agir en capitaliste, c'est-à-dire à diminuer les coûts de production, à augmenter la productivité du travail, à maximiser l'extraction de la survaleur, sous peine de faillite et de ruine, tout cela conduisant nécessairement

ni leurs idées, ni leurs passions ; dans le capitalisme, c'est la valeur : « Leur mouvement social propre a pour les échangeistes la forme d'un mouvement qu'ils ne contrôlent pas mais dont ils subissent au contraire le contrôle. » C'est la raison pour laquelle il est vain d'attendre d'une organisation capitaliste de la société qu'elle puisse véritablement réformer son pouvoir de prédation sur la force de travail, pouvoir qui tient la plus grande partie de l'humanité dans une pauvreté relative et parfois dans la pauvreté absolue de la misère. C'est que la nature même de la valeur, autant que sa logique, conduisent soit à l'indifférence envers la matière, soit à son exploitation sans limite, quelles qu'en soient les conséquences pour les êtres

humains, étant entendu que la force de travail est une réalité matérielle humaine. La même indifférence envers la matière, ou son exploitation sans limites, conduisent à la destruction progressive des conditions naturelles nécessaires à la vie, ce qu'on appelle crise écologique.

LE TRAVAIL ABSTRAIT OU L'OUBLI DU TRAVAIL

Car de quoi la valeur est-elle faite ? L'air de rien, elle recèle l'évacuation de la réalité matérielle concrète. Elle est en effet l'objectivation d'un travail abstrait. Tous les travaux concrets sont différents. Le travail abstrait, qui permet de mesurer la valeur des marchandises par le temps nécessaire pour les produire, s'obtient en vidant tous les travaux concrets des différences qui les distinguent, en éliminant leurs singularités, c'est-à-dire en les privant de leur matérialité sensible. De cette opération d'abstraction, il reste donc le travail abstrait, à savoir seulement une certaine quantité d'énergie qui réside dans l'activité des muscles, des tendons, du cerveau, etc. et qu'il a fallu dépenser pour produire une marchandise. Cette quantité de travail abstrait qui se mesure par le temps est la valeur.

On comprend pourquoi Marx dit de la valeur qu'elle est un être fantomatique. Et pourtant elle règne sur le monde capitaliste, en premier lieu parce que la détermination de leur valeur est indispensable à l'échange des marchandises et en second lieu parce qu'elle dirige leur production et leur circulation. Elle régent en même temps les producteurs contraints de suivre les variations des prix sur le marché. Aucun capitaliste ne peut, sans périr, échapper aux impératifs du mode de production capitaliste, se soustraire aux règles de son jeu. Or les règles contiennent l'éviction du travail

concret, et donc son oubli ou son mépris ; elles commandent conjointement le contournement ou l'élimination des limites qui peuvent nuire à la productivité de la force de travail, et donc l'oubli ou le mépris des conditions d'existence matérielles de la force de travail dès qu'elles entravent la valorisation de la valeur.

COMMUNISME ET TRAVAIL LIBÉRÉ

Il est impossible que le capitalisme renonce à l'exploitation du travail finalisée par la valeur. Il faudra donc en finir avec le capitalisme pour en finir avec

structure de la société et le mode de production. En ce domaine, la seule liberté possible est que l'homme social, les producteurs associés, règlent rationnellement leurs échanges avec la nature, qu'ils la contrôlent ensemble au lieu d'être dominés par sa puissance aveugle et qu'ils accomplissent ces échanges en dépensant le minimum de force et dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. Mais cette activité constituera toujours le royaume de la nécessité. C'est au-delà que commence le développement des forces humaines comme fin en soi,

le véritable royaume de la liberté qui ne peut s'épanouir qu'en se fondant sur l'autre royaume, sur l'autre base, celle de la nécessité. La condition essentielle de cet épanouissement est la réduction de la journée de travail. »

Le travail dont il s'agit de diminuer le temps qu'on lui consacre est celui qui est nécessaire à la satisfaction de nos besoins fondamentaux : il nous faudra toujours transformer la nature pour produire nos conditions matérielles d'existence. Ce travail est humanisant quand il s'accomplit dans des conditions conformes à la nature humaine. Le règne de la liberté commence pour toutes et tous quand le travail cesse d'être un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail pour devenir lui-même le premier besoin humain, le besoin d'actualiser pleinement toutes les potentialités

de notre nature. La société sera communiste « quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre mais sera devenu le premier besoin vital⁸. »

Alors sera réalisée en pratique l'unité du naturalisme achevé et de l'humanisme achevé. □



sa négation du travail anthropogène. Pour autant, une société communiste n'inventera pas une nouvelle forme de travail ; le travail humanisant, par construction, est aussi vieux que l'êtres humains et il existe bien entendu dans nos sociétés ; mais une société, pour être communiste, devra en créer les conditions de possibilité pour toutes et tous. Toute société combine le règne de la nécessité et le règne de la liberté.

« De même que l'homme primitif doit lutter contre la nature pour pourvoir à ses besoins, se maintenir en vie et se reproduire, l'homme civilisé est forcé, lui aussi, de la faire quels que soient la

1) Manuscrits de 44, ES (Éditions sociales), p 87.

2) Capital, ES, L1, p 180.

3) Capital, ES, L1, p 181.

4) Cf. note n°2.

5) Le Manifeste du Parti communiste.

6) Manuscrits de 44, ES, p 60.

7) MEGA (Marx-Engels, œuvres complètes en allemand), 2, II, p 171.

8) Critique du programme de Gotha, ES, GEME, p 60.

La théorie de la révolution chez le jeune Marx

ENTRETIEN AVEC ISABELLE GARO

Isabelle Garo est philosophe et spécialiste de l'œuvre de Karl Marx

L'Anticapitaliste : Dans ton bel ouvrage Karl Marx à 20 ans, de la colère au communisme¹, publié en 2022, tu retraces les étapes biographiques et intellectuelles du jeune Marx qui le mènent à forger une théorie révolutionnaire de la société qui s'est nourrie de la critique de la philosophie hégélienne mais aussi des autres travaux de son temps comme ceux de Moses Hess ou encore de la collaboration de toute une vie avec F. Engels.

Ma première question portera sur son cheminement intellectuel tourmenté. Marx ouvre une multitude de projets, littéraires, poétiques, philosophiques, qu'il ne terminera jamais au point d'inquiéter son père qui avait pourtant une grande confiance en ses capacités. Il commence des études en droit pour ensuite virer vers la philosophie. Avant de se tourner vers le journalisme, il envisage d'entreprendre une carrière universitaire en soutenant une thèse de doctorat à l'université de Léna autour de la « Différence entre la philosophie de la nature de Démocrite et d'Épicure ». Ce sujet renvoie à la fois au courant du matérialisme mais aussi à l'idée d'interroger un paradigme philosophique de l'Antiquité. En lisant ton ouvrage, j'ai été intriguée par cette recherche, soufferte, d'une philosophie en prise avec la réalité et l'histoire. Au final, Marx a-t-il été réellement un jeune hégélien ? Pourrais-tu revenir sur ce cheminement, sur sa critique de Hegel et sur le dépassement des courants des

jeunes hégéliens, afin de faire ressortir la dimension novatrice de la pensée de Marx ?

Isabelle Garo : Je crois que, pour comprendre le parcours de Marx sans en faire une trajectoire linéaire, mais sans y voir non plus une série de bifurcations plus ou moins hasardeuses, il faut d'abord s'arrêter sur le contexte historique où sa trajectoire se dessine, car elle est indissociablement vécue, intellectuelle et militante. Le but de ce petit livre était de montrer que son parcours a résulté de son ancrage historique et de son milieu social, de sa réflexion intellectuelle, précoce et d'emblée politique, de ses rencontres et de ses choix mais aussi, bien sûr, des hasards de l'existence. Si tu permets, je voudrai préciser un peu les choses sur ce plan avant de répondre à ta question.

Marx naît en 1818 à Trèves, en Rhénanie. La ville avait été occupée à partir de 1794 par les troupes de la Convention, repoussant les forces contre-révolutionnaires basées à Coblenz, à deux pas de là. Cette influence française sera durable : Trèves ne sera annexée à la Prusse qu'en 1815, après le Congrès de Vienne. Dans le livre, je précise davantage ce qui est bien plus qu'un arrière-plan : au cours de l'enfance et de l'adolescence de Marx, la Rhénanie, travaillée par cette histoire complexe, est traversée de fractures sociales et culturelles très particulières, qui cherchent à tâtons leur formes d'expression politique.

Ce que voit le tout jeune Marx le marque

durablement : dans cette région rurale, qui commence à peine à s'industrialiser, les paysans et artisans sont confrontés à des difficultés économiques, à la misère parfois, un premier prolétariat rural et ouvrier se forme, ainsi qu'une bourgeoisie qui aspire à des réformes politiques, remettant en cause le carcan féodal, tout en craignant l'essor d'idées révolutionnaires. Un courant démocrate plus radical se forme alors que les idées égalitaires commencent peu à peu à pénétrer en Allemagne.

Dans le même temps, la situation est bloquée : le pouvoir prussien est et reste absolutiste, archaïque, rejetant les aspirations libérales et nationales. Il impose des mesures toujours plus réactionnaires, une surveillance constante, réprime férocement les protestations sociales et politiques. Ce climat étouffant exaspère une jeunesse réfractaire, à laquelle Marx appartient et qui rêve d'un autre avenir. De ce côté, le débat monte : faut-il soutenir une réforme constitutionnelle, défendre l'athéisme, construire l'unité allemande, se réfugier dans la philosophie, lutter pour l'égalité, combattre le capitalisme naissant ? Dans un monde instable et dans une Europe tout entière entrée en ébullition, la révolution de 1848 donne très tôt à percevoir ses premiers signes et Marx deviendra vite l'un de ses plus attentifs sismographes.



Quant à sa formation intellectuelle dans un tel contexte, elle se joue sur plusieurs plans. Son père a un rôle déterminant : Heinrich Marx est avocat, grand admirateur des Lumières, hostile à la monarchie autoritaire prussienne (qui, parce qu'il est juif, le contraint à la conversion). Sans être démocrate, il est favorable à des réformes libérales au sens politique du terme, comme beaucoup de ses contemporains. C'est aussi le cas de son futur beau-père, Ludwig von Westphalen, avec qui Marx discute régulièrement et découvre Dante et Shakespeare. De plus, il a la chance d'avoir accès au lycée de Trèves, interdit aux filles (et donc à Jenny, sa future compagne), où nombre d'enseignants développent des idées contestataires et subissent la répression prussienne. Dans cette ambiance animée et stimulante, sa passion pour le savoir et la littérature va de pair avec son intérêt croissant pour les questions de justice sociale et politique.

Il faut ajouter que Marx se passionne très tôt pour la poésie. Dès l'âge de quinze ans, il consacre parfois ses nuits à l'écriture. Mais le projet de devenir poète se heurte vite à l'évidence : ses textes ne sont pas très bons. Ses projets littéraires sont aussi nombreux qu'inachevés, tandis que la philosophie et la politique l'intéressent de plus en plus. Et surtout, il lui faut trouver et exercer au plus vite une profession rémunératrice afin de pouvoir se marier, alors qu'il s'est fiancé secrètement avec Jenny von Westphalen, son amie d'enfance.

Une carrière juridique semble la voie la plus directe : de ce fait, ses études de droit ne sont pas tout à fait un choix, même si Marx éprouve un intérêt bien réel pour les questions juridiques, tout en les considérant très vite d'un œil critique. Devenu étudiant à Bonn puis à Berlin, il découvre une capitale politique et intellectuelle sous haute surveillance, bien différente de sa ville de naissance. À l'université von Humboldt, il suit de nombreux cours, de droit, de littérature, de philosophie. Travailleur infatigable, il se passionne pour la philosophie hégélienne, pensée majeure du temps. Il fréquente assidûment les cercles de jeunes intellectuels critiques, les Jeunes hégéliens. Ces derniers font de la philosophie un moyen de contester la monarchie prussienne réactionnaire et son catholicisme d'État. Il

apparaît très vite comme un jeune intellectuel très prometteur et combatif.

Le jeune Marx se rapproche alors en particulier de Bruno Bauer, qui est déjà enseignant et qui le presse de rédiger à son tour sa thèse : Marx choisit de traiter de la philosophie de Démocrite et d'Épicure, penseurs matérialistes de l'Antiquité. En plus de sa dimension académique, son sujet présente d'autres enjeux, plus urgents à ses yeux : c'est la question du rapport entre les idées et la réalité qui le préoccupe alors. En outre, le matérialisme commence à l'intéresser également et ce sera l'un des axes de sa critique de Hegel. Marx en proposera par la suite une version originale (d'ailleurs souvent caricaturée) mais qui s'enracine dans une longue histoire d'origine antique, qu'il découvre justement à cette époque.

Quant à sa proximité avec les Jeunes hégéliens, elle est bien réelle, mais à la différence de ces derniers, il ne se focalise pas sur la question religieuse et il continuera de vouer à Hegel une grande admiration. En effet, Hegel, mort une dizaine d'années plus tôt, reste le philosophe majeur de l'époque, dont l'héritage est vivement disputé entre des disciples très conservateurs et de jeunes épigones athées et critiques. L'originalité de la critique de Hegel chez Marx est qu'elle se poursuivra tout au long de son œuvre et qu'elle relève d'un dialogue qu'on peut dire sans fin.

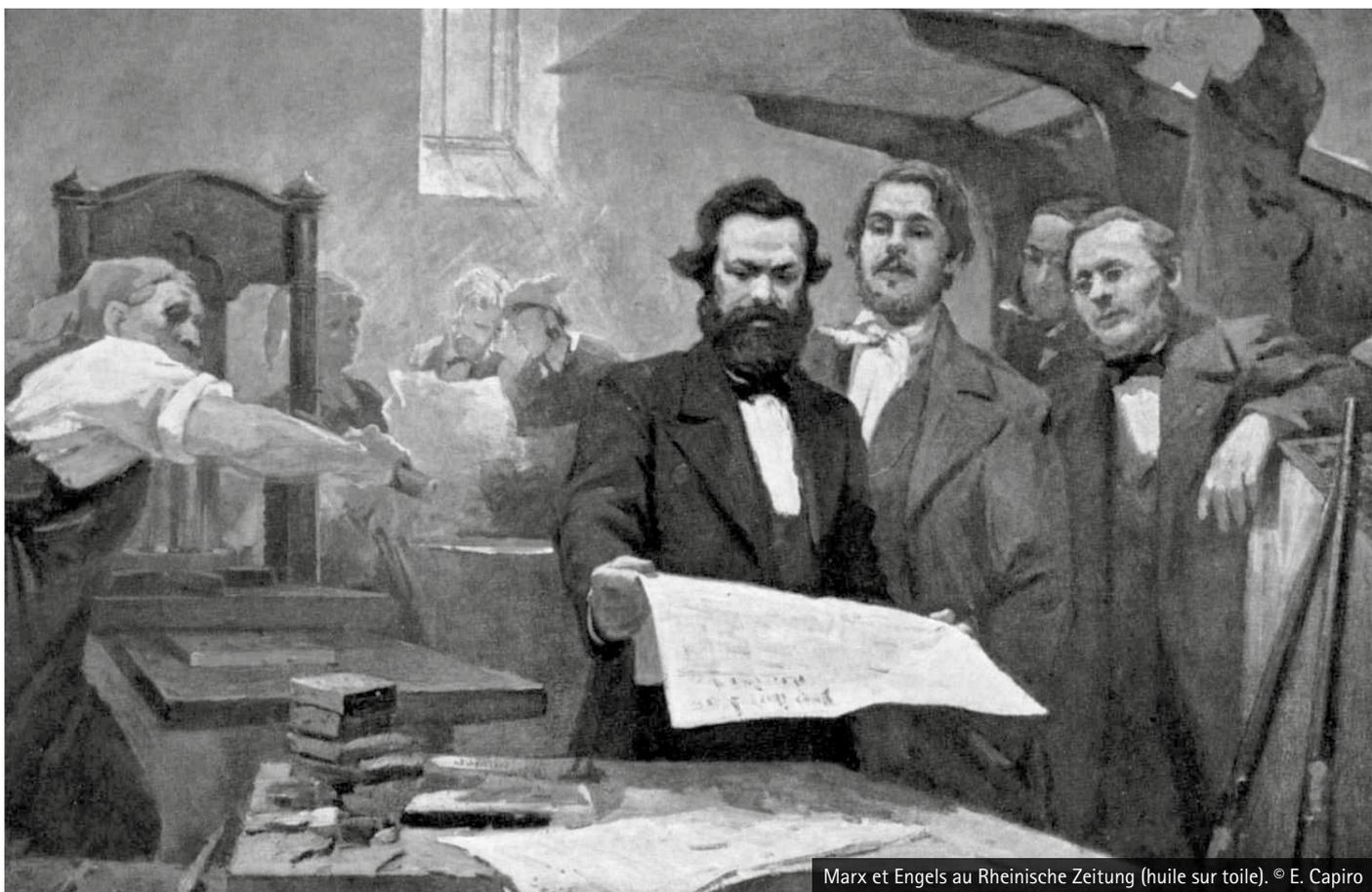
En 1842, sa critique se focalise sur la conception hégélienne de l'État et s'oriente vers la revendication d'une démocratie élargie à la vie sociale tout entière, une « vraie démocratie » écrit Marx. Il dénoncera toujours la politique au sens seulement institutionnel et étatique du terme et cette redéfinition d'une politique restituée aux classes populaires ne disparaîtra pas de son œuvre : cette première critique de Hegel est un jalon important de son évolution en direction de convictions communistes et révolutionnaires qui se construisent progressivement.

Au total, ces premières décennies (le livre va jusqu'à ses 26 ans) sont déterminantes, c'est le moment de sa formation, de ses premières rencontres, de ses premières réflexions aussi, car Marx est incroyablement précoce et créatif, bouillonnant d'énergie et de projets. Sa colère face à l'injustice se combine à sa passion pour la théorie et pour la politique. Il ne séparera jamais la volonté de comprendre et celle d'intervenir

activement dans la réalité de son temps. C'est important de le rappeler, car Marx a été longtemps statufié et toute une imagerie occulte la vie dense et animée qui fut la sienne, ses questionnements et ses doutes incessants, son activité de journaliste et de militant qui accompagna toute sa vie son travail théorique. Comprendre les idées à partir de la vie et non l'inverse, sans les négliger pour autant, c'est après tout une des grandes thèses de Marx lui-même !

Parmi les événements historiques qui ont marqué la pensée et le parcours du jeune Marx, il y a les « Débats sur la loi relative au vol de bois ». L'article est paru dans la Gazette rhénane en 1842. Daniel Bensaid lui a consacré un petit ouvrage : Les Dépossédés. Karl Marx : Les voleurs de bois et le droit des pauvres². C'est à travers cet ouvrage de Daniel que j'ai pu consulter le texte originel de Marx. Il écrit : « Certains objets de propriété ne peuvent, par leur nature, acquérir, en aucun cas, le caractère de propriété privée déterminé précédemment et relèvent, à travers leur essence élémentaire et leur existence contingente, du droit d'occupation de la classe qui, exclue par ce droit de toute autre propriété, occupe dans la société civile, la même position que ces objets dans la nature³ ». Les branchages et les rameaux morts constituent ici une représentation physique de la pauvreté des paysans tandis que l'arbre vivant et plein de sève représente la richesse. La classe la plus pauvre déduit, instinctivement, de son besoin immédiat et contingent, son droit de propriété. La reconnaissance de ce « droit coutumier », qui n'est pas reconnu par le droit bourgeois, fait l'objet d'une lutte. Pouvons-nous en tirer des enseignements pour les débats contemporains autour des « communs », des ZAD et, d'une façon générale, des répertoires de l'occupation, très présents dans les Gilets jaunes, mais aussi dans le mouvement récent contre les méga-bassines ? Ces luttes démocratiques peuvent-elles se transformer en luttes prolétariennes contre la bourgeoisie ?

Au terme de ses années d'étude, Marx est finalement devenu journaliste. En effet, une fois barrée la voie qu'il avait choisie, enseigner la philosophie à l'université, il écrit ses premiers articles et commence très vite à jouer un rôle central au sein de la *Gazette rhénane*,



Marx et Engels au Rheinische Zeitung (huile sur toile). © E. Capiro

organe de la bourgeoisie libérale. Mais le journal se trouve rapidement menacé par la censure prussienne, qui ne tolère pas la moindre critique. À un moment donné, la fermeture s'avère inéluctable. Marx, considérant qu'il n'y a plus rien à perdre, décide d'aborder frontalement les questions économiques et sociales. Son article sur les vols de bois, publié à l'automne 1842, porte sur l'interdiction récente du ramassage du bois mort dans les forêts par les paysans les plus pauvres, au titre d'un vieux droit coutumier féodal. Mais, depuis cette époque, les forêts rhénanes ont été privatisées et ce ramassage est devenu un délit, sévèrement puni.

À première vue en effet, une chose surprend : le droit féodal semble plus « juste » que le droit moderne ! Mais tel n'est pas le propos de Marx : c'est la question de la pauvreté et de sa suppression qui lui importe, ainsi que le rôle propre du droit. Comment comprendre que ce ramassage, jadis toléré pour permettre la subsistance des plus démunis, se trouve soudain strictement interdit ? Il est requalifié comme délit au nom du droit de propriété moderne, qui ne pouvait tolérer que des paysans pauvres agissent comme s'ils étaient eux aussi propriétaires.

L'idée révolutionnaire d'un droit de

subsistance n'est plus d'actualité. C'est donc l'intervention législative de l'État – d'un État capitaliste en formation – en faveur des seuls intérêts privés des propriétaires de forêts que dénonce Marx, alors même que sa réflexion demeure encore, à cette époque, sur le terrain du droit lui-même. Or, à ce niveau, le problème reste insoluble, Marx le perçoit bien. Son analyse est donc complexe et elle est à replacer dans son contexte, tant elle est devenue difficile à comprendre pour nous : le livre de Daniel Bensaid l'éclaire de façon très riche.

Dans son article, Marx reste prisonnier de cette logique juridique, tout en décrivant remarquablement les contradictions sociales et politiques qui vont l'obliger à dépasser ces limites. C'est pourquoi l'examen de ce cas très particulier des vols de bois, Marx le dira par la suite, lui ouvrit les yeux sur les nouveaux rapports sociaux et économiques en formation, sur la domination et l'exploitation comme moyen pour les classes dominantes de s'emparer par la violence – violence légale comprise – des richesses collectives et d'accumuler du capital. Cette accumulation est fondamentale : elle est la condition de l'expansion et de la reproduction du capitalisme au cours du temps et le droit a pour mission de la rendre possible.

Des années plus tard, après avoir analysé en profondeur les rapports sociaux capitalistes sur le terrain de la production, les formes de la propriété vont continuer d'intéresser Marx et il se penche sur les formes ancestrales de propriété commune. C'est le cas en particulier en 1881, à la fin de sa vie, lorsqu'il dialogue avec les populistes russes et étudie les communautés rurales traditionnelles dans la perspective d'une possible révolution en Russie, dont il pressentait le déclenchement. Pour Marx, ces formes collectives de propriété ne sont pas le contraire de la propriété individuelle, avec laquelle elles coexistent, mais plutôt le contraire de l'appropriation privée des moyens de produire et de vivre. Elles peuvent offrir des ressources pour dessiner une voie originale vers le communisme, pense-t-il alors.

À relire ces textes, on mesure mieux l'importance mais aussi les limites d'un débat strictement juridique autour de la propriété : tant que les rapports sociaux de production ne sont pas transformés, ce n'est pas la répartition seule qui est injuste, c'est la propriété capitaliste des



moyens de production qui engendre, reproduit et préserve cette injustice. C'est l'organisation du travail et le contrôle de la production qui sont confisqués et c'est cette dépossession radicale qui pose problème.

Aujourd'hui, la thématique des communs, en raison de son ancrage strictement juridique, reste assez inoffensive. En revanche, ce n'est pas le cas des luttes contemporaines que tu mentionnes, même si elles présentent d'autres limites : partant de questions locales, ou ponctuelles, elles débordent largement la question du droit de propriété et remettent parfois en question, au moins tendanciellement, tout un mode de production et un ordre social destructeurs comme jamais. Ces mobilisations atypiques, transversales, composites, sont certainement vouées à se multiplier, toute en risquant de rester isolées et sporadiques.

Elles voisinent avec des luttes contre cette formidable dépossession en quoi consiste la privatisation des services publics. La question est de parvenir à fédérer ces combats face à un capitalisme qui, lui, reste puissant et unifié en dépit de ses contradictions et de l'hostilité qu'il soulève. C'est pourquoi ces luttes sont, non à évaluer du dehors, à distance, mais à investir et à politiser, par toutes celles et ceux qui jugent urgente une transformation sociale radicale. La reconstruction d'une culture politique anticapitaliste commune est une de ses conditions et, de ce point de vue, la lecture de Marx ainsi que la connaissance de notre histoire ne sont absolument pas du temps perdu.

Le moment parisien est décrit comme une étape de radicalisation du jeune Marx. Peux-tu revenir sur sa rencontre avec le prolétariat et ses organisations (documentée dans l'Introduction de 1844) et sur son rôle dans la construction de sa théorie révolutionnaire ?

Exilé à Paris, après la censure qui frappe la revue qu'il dirigeait, Marx commence à rédiger un texte fameux, l'Introduction de 1844. Cette introduction était censée précéder son analyse de la philosophie hégélienne du droit, qui restera inachevée. C'est, à tous égards, un texte de transition : transition entre l'Allemagne et Paris, entre un monde resté féodal et un capitalisme en formation où se construit le

mouvement ouvrier, entre des options démocratiques et un parti pris désormais révolutionnaire, entre la philosophie et une tout autre démarche théorique, que Marx nommera la « critique de l'économie politique ». Ce texte bref, enflammé, correspond à sa découverte du prolétariat et de son rôle historique, découverte d'abord théorique puis rencontre concrète, à Paris, avec les premières organisations ouvrières.

À Paris, Marx va donc consolider mais aussi modifier ses orientations antérieures en les confrontant à une réalité historique bien différente de ce qu'il connaissait jusque-là : il rencontre des militants ouvriers, il lit les socialistes et les communistes français mais aussi les économistes anglais, il poursuit ses réflexions antérieures ainsi que son travail de journaliste. De ce point de vue, si son passage au communisme date en effet de cette période : ce n'est pas une conversion subite mais un choix révolutionnaire, s'affirmant à mesure que les circonstances barrent toute autre voie en direction une perspective véritablement émancipatrice.

Contrairement à M. Hess, Marx n'a pas immédiatement été séduit par le courant communiste naissant de son époque. Tu cites à ce propos la lettre adressée en 1843 à Arnold Ruge au sujet de leur projet de revue critique.

Il affirme : « Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires avec un principe nouveau : voici la vérité, à genoux devant elle ! Nous apportons au monde les principes que le monde a lui-même développés en son sein ». Cela me semble être un enseignement très important pour tout militantE révolutionnaire. N'y a-t-il pas là un lien à faire avec l'idée du programme de transition de Trotsky ? Avec l'idée d'une activité militante, pratique et théorique, qui vise à faire le pont entre l'appréciation de l'injustice sociale formulée par les exploités et les opprimés et le projet d'une société communiste ? Devrions-nous, en nous inspirant de la trajectoire de Marx, faire et défaire nos outils, nos médiations et nos discours, au rythme des luttes sociales, de leurs aspirations et formes politiques et organisationnelles ?

Oui, le communisme tel qu'il existe alors n'est pas vraiment le sien : le mot a un sens assez vague, littéraire, centré sur l'abolition de la propriété privée.

Marx va le préciser tout en réfléchissant au rôle propre des communistes au sein d'un mouvement ouvrier plus large et divers, donc en abordant progressivement la question des alliances et de l'organisation.

Il faut rappeler que les idées socialistes et communistes ont été développées principalement en France et notamment à partir des années 1830 (même si leurs racines sont antérieures). Avant Marx, Moses Hess, alors proche de Friedrich Engels, est l'un des premiers à s'y intéresser et à les populariser. Marx reste dans un premier temps très dubitatif devant ce qu'il juge être une propagande littéraire un peu creuse et envers des idées françaises qu'il avoue finalement mal connaître. Il faut ajouter que Hess et Engels étaient alors acquis à un communisme conçu avant tout comme doctrine sociale : pour Marx, cette approche est étroite, contournant la question de l'État et celle du mode de production, qu'il n'a pas encore entrepris d'étudier de près.

C'est ce souci d'éviter les généralités qu'on retrouve dans le texte que tu mentionnes. Cette lettre répond à Arnold Ruge, qui vient de lui confier son pessimisme foncier quant au destin historique de l'Allemagne, rien de moins. Marx juge ces propos hors sol. Sa conviction est au contraire que la théorie et l'action doivent se combiner étroitement. Ceci dit, on est encore loin de sa réflexion stratégique ultérieure, une fois qu'il se sera impliqué dans les organisations politiques existantes, dans leur structuration et leur orientation stratégique.

C'est dans cette analyse postérieure qu'on peut trouver un lien avec les réflexions ultérieures de Trotsky sur le programme de transition, mais dans des conditions concrètes qui se sont à nouveau considérablement modifiées. Si l'idée n'existe pas telle quelle chez Marx, ce dernier réfléchit cependant de plus en plus, au cours de sa vie, à la question du programme et des mobilisations sociales, à leur traduction politique et donc à la question de la transition en effet. Mais n'oublions pas que ce n'est pas Marx qui est trotskiste, c'est Trotsky qui est marxiste...

Marx a consacré beaucoup de travail à la dimension stratégique du projet révolutionnaire sans définir clairement les contours d'une société communiste qui pourraient aujourd'hui

susciter le désir et offrir une alternative à la perspective mortifère de la société capitaliste. S'agit-il là d'un impensé ? Ou plutôt de quelque chose qui s'inscrit dans le contexte historique de sa production et de sa vocation ?

Ta question est très importante : c'est justement parce que Marx ne peint aucun tableau détaillé du communisme, tout en en définissant cependant les grands traits, qu'il le conçoit comme construction concrète, en contexte, en réajustement perpétuel. Si « *l'émancipation des travailleurs* » doit être « *l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* », de toutes les exploités et les dominés, alors on ne peut pas écrire la musique avant de l'avoir jouée !

Le Marx de la maturité va développer considérablement sa réflexion sur ce point et ses questions sont encore les nôtres : quelles sont les contradictions du capitalisme et comment y intervenir ? Comment construire des organisations qui mènent les luttes sociales jusqu'à leur terme révolutionnaire ? Comment affronter la question de l'État et de la démocratie ? Comment composer et mobiliser les diverses forces sociales porteuses de projets qui ne sont pas nécessairement les mêmes ? Sur toutes ces questions ont achoppé les révolutions du 19^e et du 20^e siècle. Revenir à Marx sous cet angle, ce n'est certainement pas y chercher des réponses toutes prêtes, mais des questions qui nous concernent encore et des analyses qui à certains égards demeurent d'une fécondité sans égal, à condition d'en réactiver la portée politique, d'en poursuivre l'élan et la démarche plutôt que d'en réciter les conclusions.

C'est en ce point précis que l'intervention communiste prend tout son sens, comme politisation et organisation collective de cette colère sociale qu'on voit renaître partout aujourd'hui, et qui prend des formes contradictoires, régressives autant qu'émancipatrices, et pas spontanément convergentes ni anticapitalistes. Toutes les luttes importantes, antiracistes, féministes, écologistes, sociales, politiques, etc. Mais leur dispersion voire leur concurrence sont à surmonter de toute urgence, face aux politiques libérales qui font monter le désespoir et le fascisme. Comment reconstruire un communisme mobilisateur aujourd'hui, et ni un vieux cauchemar ni une utopie de plus ?

Une des grandes idées de Marx, très puissante et féconde, est que les

rapports sociaux capitalistes organisent la confiscation de l'activité humaine et de ses produits, cette aliénation, cette dépossession fondamentale atteignant de plein fouet le sujet humain. Les producteurs associés ont à se réapproprier ce qui leur appartient en propre, non des biens matériels, mais avant tout le contrôle collectif de leurs conditions de travail, de la production et de la répartition des richesses produites. Cette réappropriation de grande ampleur passe par le développement d'un autre rapport au travail, aux besoins, à la nature, pour en faire un objectif politique crédible et mobilisateur, à placer au cœur de la stratégie révolutionnaire : c'est aussi cette question qu'aborde Marx à la fois dans *le Capital* et dans ses textes politiques, en imbriquant toujours la question des finalités et celle des médiations. En ce sens, un programme communiste extérieur et antérieur aux luttes ne sert pas à grand-chose. Mais les luttes sociales ne se suffisent pas à elles-mêmes, l'expérience l'a montré mille fois et il faut aussi poser les questions des formes d'organisation, de l'État, des alliances, de la logique électorale et de ses limites, etc. Même si nous ne manquons pas de boussole, on peut dire que tout reste à construire et même à reconstruire, dans les conditions très défavorables d'une gauche radicale en crise profonde, alors que le capitalisme en crise nourrit l'essor des nouveaux fascismes, des affrontements impérialistes et de la dévastation accélérée de la planète. Lire ou relire Marx et les autres, ce n'est pas perdre son temps et ce n'est pas non plus un but en soi : c'est s'employer à penser ces questions avec les armes critiques qui sont et restent les nôtres, en vue de les renouveler, de les réajuster en permanence.

Daniel Bensaïd a fait le choix de consacrer ses dernières forces à rédiger, presque cent ans après, un nouvel « ABC du communisme », adressé aux nouvelles générations militantes, pour les convaincre de « l'actualité de Marx » (à travers son livre *Marx, mode d'emploi*. En introduction, il nous explique que son ouvrage ne prétend pas rétablir la véritable pensée d'un Marx authentique et méconnu mais plutôt de « proposer un des modes d'emploi possibles, en montrant comment sa critique radicale, rétive à toute orthodoxie, à toute bigoterie doctrinaire, toujours prête à sa propre

autocritique, à sa propre transformation ou à son propre dépassement, vit des questions laissées entrouvertes et des contradictions non résolues⁴ ».

Partages-tu cette préoccupation de Daniel ? Quel message voudrais-tu faire passer aux jeunes militantEs qui essaient d'approcher l'œuvre de Marx ?

Daniel Bensaïd était bien placé pour savoir à la fois ce qu'il en coûte d'être doctrinaire et ce qu'il en coûte d'abandonner Marx aux poubelles de l'histoire ! Le manque persistant de ce vrai débat stratégique, qu'il appelait de ses vœux, alimente pour l'heure la dispersion des forces de la contestation, mais aussi la prolifération de chapelles politiques concurrentes d'un côté, de solutions théoriques qui se veulent ultimes, autant de panacées vouées à prospérer sur la crise des alternatives concrètes.

La construction de l'alternative réside dans notre capacité à raccorder un projet de transformation radicale aux mobilisations collectives et aux aspirations individuelles telles qu'elles existent aujourd'hui. La construction de cette articulation est la tâche politique par excellence. Elle passe par l'invention de médiations, qui ne sont pas simplement des moyens, encore moins des étapes, mais des formes vivantes, des formes vraiment démocratiques et attractives d'organisation, de mobilisation et de luttes, de réflexion.

La tâche est énorme : comment combattre les logiques délégataires autant que les spontanités sans lendemain ? Comment échapper au double écueil de l'utopie sans lutte et des luttes sans espoir ? Notre culture militante est en grande partie à reconstruire, mais elle n'est pas morte. Il nous faut repartir des formes multiples que prend aujourd'hui une lutte de classes à rendre toujours consciente d'elle-même et de ses enjeux. Revisiter le meilleur de ce que les traditions socialistes et communistes nous ont légué est nécessaire pour en poursuivre la construction. □

Propos recueillis par Hélène Marra.

1) I. Garo, Karl Marx à 20 ans, de la colère au communisme, éditions Au diable vauvert, 2022.

2) D. Bensaïd, Les Dépossédés. Karl Marx : Les voleurs de bois et le droit des pauvres, La Fabrique éditions, 2007.

3) K. Marx, « Débats sur la loi relative au vol de bois », Rheinische Zeitung, n°300, 27 octobre 1842.

4) D. Bensaïd, Marx, mode d'emploi, éditions La Découverte, 2009, p. 6.

Marx's band, ou comment le marxisme vient (aussi) des femmes

PAR MAYA LAVAULT*

« Sans Jenny von Westphalen, Karl Marx n'aurait jamais pu être ce qu'il a été. Jamais encore deux vies, toutes deux remarquables, n'ont été aussi intimement mêlées, ne se sont aussi bien complétées » écrit Eleanor Marx dans ses « Notes succinctes sur Karl Marx¹ ».

Si l'on connaît l'influence sur l'œuvre de Marx de son amitié et de sa complicité intellectuelle avec Friedrich Engels, en revanche le rôle joué, souvent dans l'ombre, par les femmes qui ont partagé sa vie a été plus rarement mis au jour : non seulement sa femme Jenny, mais aussi bien sûr ses trois filles, Jenny dite « Jannychen », Laura et Eleanor, sans oublier Helene « Lenchen » Demuth la gouvernante des Marx, ainsi que Mary et Lydia « Lizzie » Burns, qui furent les compagnes d'Engels et amies proches des filles Marx.

POUR UNE « CARTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE »

On voudrait ici profiter de ce moment d'hommage à l'auteur du *Capital* pour mettre en lumière l'importance de leurs voix et de leur travail dans l'élaboration et la diffusion de l'œuvre de Karl Marx, en prenant appui sur l'essai de l'écrivaine et éditrice québécoise Valérie Lefebvre-Faucher, *Promenades sur Marx. Du côté des héroïnes* (2020). Il s'agit d'un essai dont le ton est délibérément personnel et la démarche d'investigation très libre, sans prétention universitaire, comme l'indique le titre de l'ouvrage.

« Mes enquêtes se basent sur des intuitions et suivent des chemins tortueux » (p. 40) : en effet, malgré des imprécisions, des manques et des raccourcis qui laissent parfois la lectrice ou le lecteur sur leur faim, l'ouvrage n'en

suit pas moins un chemin stimulant et cohérent pour défendre l'idée que le nom de Marx est moins celui d'un auteur, dont la puissance de pensée serait due à un génie personnel hors du commun, que celui de toute une « bande », résolument collective et féminine, dont la culture, l'intelligence et les idées féministes ont infusé dans l'œuvre de Karl. Cette implication des femmes de la famille (au sens large du terme) de Marx n'est pas seulement domestique – ce serait déjà beaucoup ! – mais aussi intellectuelle, militante et affective : c'est en effet la solidarité de ce réseau qui a permis à Karl Marx de développer sa pensée et son travail avec une telle force.

En mettant en lumière l'importance des influences informelles, des conversations et des correspondances privées, l'autrice montre ainsi que le processus de production intellectuelle ne peut se résumer à ses aspects les plus visibles, les plus tangibles et les plus valorisés par l'historiographie : au contraire, l'invisibilisation du travail des femmes, qu'il soit domestique, affectif ou intellectuel, est le produit d'une épistémologie qui fait primer l'écrit sur l'oral, le public sur l'intime, l'abstrait sur le concret, l'intellect sur l'affect, en les opposant – bref, une épistémologie patriarcale, qui hiérarchise les actions et les productions humaines et, partant, les individus. Ce faisant, non seulement elle invisibilise le travail

et la présence même des femmes, mais encore elle échoue à saisir la complexité des processus humains.

Au point de départ de cet essai, il y a eu un vaste travail d'enquête sur les écrivaines québécoises des XIX^e et XX^e siècles qui s'était donné pour tâche de mettre au jour le réseau intellectuel ayant favorisé le travail d'écriture de ces femmes : leurs échanges avec d'autres femmes qui écrivent, la rédaction de journaux intimes, leur correspondance, etc., avec l'idée que l'existence d'un tel réseau est une condition nécessaire à la naissance d'une œuvre, non seulement pour les femmes – et plus encore pour elles –, mais aussi pour les hommes dont les ouvrages sont bien souvent, on finit par le savoir, le fruit de « la participation cachée des muses, des secrétaires et des mères » (p. 11). Il s'agit ainsi, comme le qualifie l'autrice elle-même, d'un « projet de cartographie de l'invisible » : « comme éditrice, je suis entraînée à chercher les écrivaines oubliées (qu'on trouve massivement chez les maîtresses d'écrivains pas oubliés du tout) » (p. 22) explique-t-elle. Appliquée à l'œuvre de Marx, cette démarche part ainsi de l'hypothèse « qu'une pensée de l'ampleur du marxisme a dû compter à la base sur un réseau du tonnerre » ; « et dans ce groupe qui a transformé le monde par ses idées notamment féministes, il y avait, ben oui, des femmes » (p. 26).

JENNY, L'ÉPOUSE

Issue d'une grande famille de l'aristocratie prussienne, les von Westphalen, Jenny Marx est une femme cultivée, brillante, grande lectrice et passionnée de débats politiques et de littérature. On sait qu'elle a brièvement enseigné à l'université, et qu'elle a publié de nombreuses critiques de théâtre, notamment sur l'œuvre de Shakespeare ; mais, surtout, elle a travaillé toute sa vie à des tâches de recherche, de transcription, d'édition et de correction à la fois pour Karl, mais aussi pour ses amis. Un travail invisible dont la trace se révèle surtout à travers les lettres de Jenny à Karl et à leurs enfants : ainsi, à la lecture des *Lettres d'amour et de combat* de Karl et Jenny Marx, se dessine la figure d'une femme à la forte personnalité, qui a épaulé Marx dans tous les aspects de sa vie, intellectuelle comme domestique. L'édition de la correspondance du couple comprend en outre un important fragment d'autobiographie de Jenny et, malgré l'indifférence voire le mépris à peine masqué de l'éditeur Jacques-Olivier Bégot, elle révèle les talents de traductrice polyglotte de Jenny, son esprit critique et caustique, son autodérision, mais aussi sa résignation amère face aux tâches domestiques qui l'accaparent et qui, en contradiction avec ses idéaux, l'empêchent d'écrire elle-même une œuvre : « (...) *notre lot est d'attendre, d'espérer, d'endurer et de souffrir. Tout au plus nous a-t-on confié la tâche de tricoter les bas, l'aiguille et les clefs, et tout ce qui va au-delà est le mal ; ce n'est que lorsqu'il s'agit de déterminer le lieu d'impression des Deutsche Jahrbücher que vient se mêler un veto féminin et qu'il joue, sans qu'on le voie, un petit rôle qui a son importance*² » écrit-elle.

Valérie Lefebvre-Faucher relève ainsi une anecdote significative, dont la correspondance du couple porte la trace : en 1844, Marx et ses amis publient dans le journal *Vorwärts !* une lettre de Jenny, sans son accord. « Construite comme un manifeste » (p. 39), elle a été expurgée des commentaires de Jenny sur la famille, les enfants et les souffrances quotidiennes, et de ses va-et-vient réguliers, qui caractérisent son écriture épistolaire, entre le constat de la dureté de sa vie et des réflexions philosophiques et politiques, montrant le contraste entre ses idéaux

et la vie qu'elle mène, faite de compromis décevants. Il faut lire « cette lettre comme métaphore de notre lecture tronquée du monde, et de la disparition qu'elle requiert » propose Valérie Lefebvre-Faucher (p. 40).

Effacées des textes publiés et de l'œuvre de Marx qu'elles ont contribué à faire naître, les tâches domestiques de Jenny, son aide constante et aussi ses souffrances de femme qui s'est épuisée dans les maternités successives, a perdu trois enfants et est demeurée frustrée de sa condition d'épouse au point d'encourager ses filles à renoncer au mariage, n'ont pourtant pas échappé à Karl : « *Si j'avais à recommencer ma vie, je ne me marierais point* », avouait-il en 1868 au jeune révolutionnaire Paul Lafargue, qui voulait épouser sa fille Laura. « *Je m'efforcerai, en tant qu'il est en mon pouvoir, de protéger ma fille des récifs sur lesquels s'est brisée la vie de sa mère.* »

En dépit de ces « récifs » qui ont brisé sa vie de femme, les lettres de Jenny révèlent à quel point elle a fait exister et a donné corps au « clan » Marx : « *c'est elle qui donne l'impression d'une famille de pensée* » avance Valérie Lefebvre-Faucher (p. 36).

HELENE DEMUTH, DITE « LENCHEN », LA GOUVERNANTE ET COMPAGNE

Helene Demuth, domestique de la famille von Westphalen, s'est installée en 1843 avec le couple Marx qu'elle a suivi toute sa vie, jusqu'au tombeau : elle est enterrée dans le caveau de la famille Marx, au cimetière londonien de Highgate. « *Je lis qu'en plus de tenir la maison, elle a aidé au travail éditorial de la famille et elle a continué d'assister Engels dans ses travaux après la mort de Marx* » (p. 49) précise Valérie Lefebvre-Faucher : on peut ainsi souscrire à l'hypothèse qu'elle fut une femme du « clan » Marx, une véritable collaboratrice et amie.

En l'absence d'écrit de sa part, on doit se fier au témoignage de la plus jeune des filles Marx, Eleanor, qui fut très proche d'elle. « Lenchen » fut en effet pour Eleanor une amie et une inspiratrice pour ses réflexions sur la condition féminine. D'une part, parce que sa présence en tant que domestique au sein de la famille pose concrètement la question de l'émancipation possible de toutes les femmes, en lien avec la prise en charge des tâches domestiques et

leur répartition ; de l'autre, parce que sa condition de mère non mariée soulève le problème de l'inégalité entre hommes et femmes face à la liberté sexuelle, mais aussi celui du statut des enfants nés hors mariage. On a pu dire en effet que son fils, Frederick, adopté par Engels mais exclu de la famille dès son plus jeune âge comme s'il était un corps étranger non intégrable au « clan », serait en réalité le fils de Marx : ainsi, comme le souligne Valérie Lefebvre-Faucher, l'histoire d'Helene Demuth, de sa maternité et de sa place au sein de la famille Marx, est au cœur du sujet qui nous préoccupe... Non seulement parce qu'elle vient heurter de plein fouet les conceptions féministes du clan Marx, mais aussi parce que, par contrecoup, elle a nourri la réflexion et l'engagement féministes des filles Marx, notamment d'Eleanor. Mais avant d'en venir à la génération des filles, il faut évoquer les sœurs Burns, qui furent les compagnes de Friedrich Engels.

MARY ET LYDIA – DITE « LIZZIE » – BURNS, LES COMPAGNES DE L'AMI ENGELS

Valérie Lefebvre-Faucher leur consacre peu de lignes, et l'on trouve assez peu d'éléments les concernant dans l'historiographie. On sait qu'Engels a vécu avec les deux sœurs Burns – en union libre avec Mary, puis à la mort de celle-ci, avec Lizzie qu'il épousa quelques heures avant sa mort – et que sa réflexion féministe puise ses sources dans les liens qu'il a entretenus toute sa vie avec elles. Le militantisme actif de ces deux sœurs d'origine irlandaise en faveur de l'indépendance de l'Irlande aux côtés des Féniens a marqué non seulement Engels, mais aussi les filles de Marx.

En dépit du fait que Mary et Lizzie n'aient jamais appris à lire ni à écrire, les deux femmes ont eu une influence considérable sur le travail intellectuel d'Engels, notamment dans le rapport que ce dernier a pu entretenir avec la classe ouvrière : c'est en effet Mary, son premier amour, rencontré en 1843, qui l'introduit et le guide dans le milieu ouvrier anglais, à Manchester, lui permettant d'effectuer le travail d'enquête qui constitue le cœur de son ouvrage



La Situation de la classe ouvrière en Angleterre en 1844 (1845). C'est d'autant plus décisif pour l'élaboration de la pensée de Marx que c'est à cette période qu'il rencontre Engels : sa connaissance concrète et vivante de la classe ouvrière marque le jeune Marx, elle contribue selon lui à donner à Engels une certaine avance par rapport à ses réflexions à lui, dont la portée reste encore, en 1845, très théorique et éloignée d'une réelle prise sur le mouvement ouvrier, avec lequel il n'avait pas noué de véritables liens. « *Ma femme [Lizzie] était un véritable enfant du prolétariat irlandais et sa dévotion passionnée pour la classe dans laquelle elle était née valait bien plus pour moi – et m'a bien plus aidé dans mes moments de doute – que toute l'élégance d'une artiste intellectuelle et éduquée de la classe moyenne*³ » écrit Engels à sa mort.

JENNY DITE « JENNYCHEN », LAURA ET ELEANOR « TUSSY », LES FILLES

Érudites et polyglottes, formées par un collectif de personnalités et d'intelligences réunies autour de la famille Marx, dont Engels évidemment, mais aussi les sœurs Burns, les filles de Karl Marx ont toutes trois travaillé à l'œuvre de leur père, tour à tour comme secrétaires, chargées de recherches en bibliothèque, traductrices, éditrices et militantes socialistes actives. Mais seule la dernière, Eleanor, a mené une carrière intellectuelle et politique autonome : pourtant, son nom n'est pas tellement plus présent dans l'historiographie marxiste que celui de ses sœurs, Jenny Marx Longuet et Laura Marx Lafargue qui, comme leur mère, ont porté un lourd fardeau domestique qui a étouffé leurs voix.

Jenny, morte à 38 ans après six grossesses, a essentiellement écrit pour la presse socialiste en France dans les années 1870 sous le pseudonyme de « J. Williams », notamment pour dénoncer le traitement des prisonniers politiques irlandais dans les geôles anglaises. Quant à Laura, elle effectua plusieurs traductions en français de textes de son père, dont celle du *Manifeste du Parti communiste*. Sa traduction, revue avec Engels, a été rééditée à de très nombreuses reprises, son nom étant cependant régulièrement omis : « *On lui doit beaucoup*, explique

Valérie Lefebvre-Faucher, *mais elle se consacrait, comme sa mère, aux textes des autres. Curieusement, l'histoire de l'édition française semble avoir gommé sa contribution, même si les correspondances nous montrent qu'elle a participé activement à la rédaction, à la traduction, à l'édition de plusieurs œuvres majeures en français* » (p. 47). Il est d'ailleurs significatif que sa page Wikipédia française soit quasi intégralement rédigée au masculin pluriel, la mention de Paul Lafargue écrasant totalement le travail et la vie de Laura, jusqu'à sa mort même, puisqu'elle fut « suicidée » à 66 ans par son mari, en conformité avec son projet à lui de mourir avant ses 70 ans, sans qu'aucune trace de son souhait à elle ne nous soit parvenue.

Eleanor, la cadette, a échappé au mariage avec le communard Lissagaray, mais pas aux déboires conjugaux et aux violences de celui qu'elle n'a pas épousé, Edward Aveling. Très proche de son père, elle lui a servi de secrétaire dès l'âge de 16 ans, mais aussi d'assistante de recherche, travaillant au British Museum à sa place, et elle fut un soutien pour lui, tant sur le plan intellectuel qu'émotionnel. On dit aussi qu'elle était sur ses genoux quand il écrivit *Le Capital*. « *Jennychen me ressemble, mais Tussy est moi* » aurait-il déclaré⁴. Polyglotte, traductrice et critique littéraire mêlant commentaires politiques et esthétiques, Eleanor a traduit en anglais non seulement certaines œuvres de son père comme *Value, Price and Profit* par exemple, mais aussi *Madame Bovary*, le roman de Gustave Flaubert, les pièces du dramaturge norvégien Henrik Ibsen dont *Une maison de poupée*, et *Histoire de la Commune de 1871*, qu'elle a aussi contribué à rédiger en français avec Prosper-Olivier Lissagaray. Eleanor a été la légataire littéraire non seulement de Marx, mais aussi d'Engels « *chargée de la tâche colossale de traiter, organiser, réviser et publier les œuvres posthumes, en accord avec leur volonté* » (p. 63). Elle a participé à la traduction collective du *Capital* en anglais et fut la première biographe de son père.

Intellectuelle et militante active, elle fut une pionnière du féminisme socialiste et l'une des dirigeantes politiques et syndicales les plus influentes de son époque en Grande-Bretagne, où elle participa à de nombreuses grèves ouvrières : elle dirigea la grève des docks

de Londres, qui bloqua le trafic fluvial dans la ville, la grève des gaziers de Silvertown, où elle reçut le surnom de « Old Stoker », et la grève des dépeceuses d'oignons de l'usine Crosse & Blackwell, pour laquelle elle organisa quatre cents travailleuses en un syndicat. Elle milita pour l'éducation sexuelle, contre le travail des enfants et contre l'institution du mariage. On sait qu'elle a participé à la réflexion qui a mené à l'élaboration de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, publié en 1884 par Engels d'après les notes de Marx, « *un texte qu'elle a ensuite défendu bec et ongles et cherché à faire reconnaître chez les socialistes comme chez les féministes* » précise Valérie Lefebvre-Faucher (p. 62). Elle a poursuivi cette réflexion dans *The Woman Question* (1886), texte qu'elle a co-signé avec Aveling mais dont elle a écrit la majeure partie, et dans lequel le mariage est analysé comme une transaction financière « *pire que la prostitution* ».

Dans une lettre adressée au dirigeant socialiste Ernest Belfort Bax en 1895, elle écrit : « *J'ai proposé de débattre avec vous sur la question sexuelle. Je ne suis, bien sûr, en tant que socialiste, pas une représentante des "droits de la femme". C'est de la question sexuelle et de ses fondements économiques que je me proposais de discuter avec vous. La soi-disant question des "droits de la femme" (qui semble être la seule que vous compreniez) est une idée bourgeoise. J'ai proposé de traiter la question du sexe du point de vue de la classe ouvrière et de la lutte des classes*⁵. »

Figure emblématique du clan Marx, « *filles d'un groupe de femmes qui ont contribué à son éducation et à sa puissance, des femmes comme Jenny Marx, comme Helen Demuth et comme Mary et Lizzie Burns* », Eleanor fut, comme le rappelle Valérie Lefebvre-Faucher, au cœur d'un réseau international de femmes telles que Elisabeth Dmitrieff, Nathalie Lemel, Clara Zetkin, Edith Lanchester, Rosa Luxemburg et Olive Schreiner : « *La suivre, c'est mettre le doigt sur un vaste tissu de femmes qui prennent la parole et transforment le monde* » (p. 66).

Il semble que cette mise au jour du rôle des femmes de l'entourage de Karl Marx dans l'élaboration et la diffusion de sa pensée infuse

progressivement dans les travaux et les œuvres consacrés à Marx : c'est le cas du film de Raoul Peck, *Le Jeune Marx* (2017), qui fait la part belle aux personnages de Jenny Marx et de Mary Burns, en montrant comment leur activité militante et intellectuelle nourrit le travail de Marx et d'Engels ; c'est aussi le cas, à sa manière, du petit ouvrage de politique fiction de Michael Löwy et Olivier Besancenot, *Marx à Paris, 1871. Le Cahier bleu de Jenny*⁶, qui donne à lire un imaginaire « cahier bleu » rédigé par Jenny Marx (« Jennychen ») qu'ils auraient retrouvé par hasard et édité pour rendre hommage à la Commune. À travers cette fiction du manuscrit retrouvé, ils imaginent que Jenny a convaincu son père de faire le voyage à Paris pendant la Commune, et qu'elle a transcrit toutes ses notes et observations dans un petit cahier ; c'est elle encore qui, sous la plume inventive et informée de Michael Löwy et d'Olivier Besancenot, organise la rencontre de son père avec Louise Michel...

Il n'y a rien d'étonnant à ce que cette entreprise de visibilisation du rôle des femmes dans la construction et la diffusion de la pensée de Marx passe par des œuvres dont l'objectif documentaire s'appuie sur la fiction : face aux manques et aux silences de l'historiographie, c'est bien l'un des rôles de la fiction de donner chair, œuvre et corps aux « grandes oubliées⁷ » de l'histoire. □

* **Article réalisé à partir de Promenades sur Marx. Du côté des héroïnes, de Valérie Lefebvre-Faucher (Montréal, Remue-ménage, 2020, 75 p.)**

1. Souvenirs sur Marx et Engels, *Éditions en langues étrangères*, Moscou, 1895, p. 266-267.

2. *Karl et Jenny Marx, Lettres d'amour et de combat*, Paris, Rivages, poche, 2013, p. 37-38.

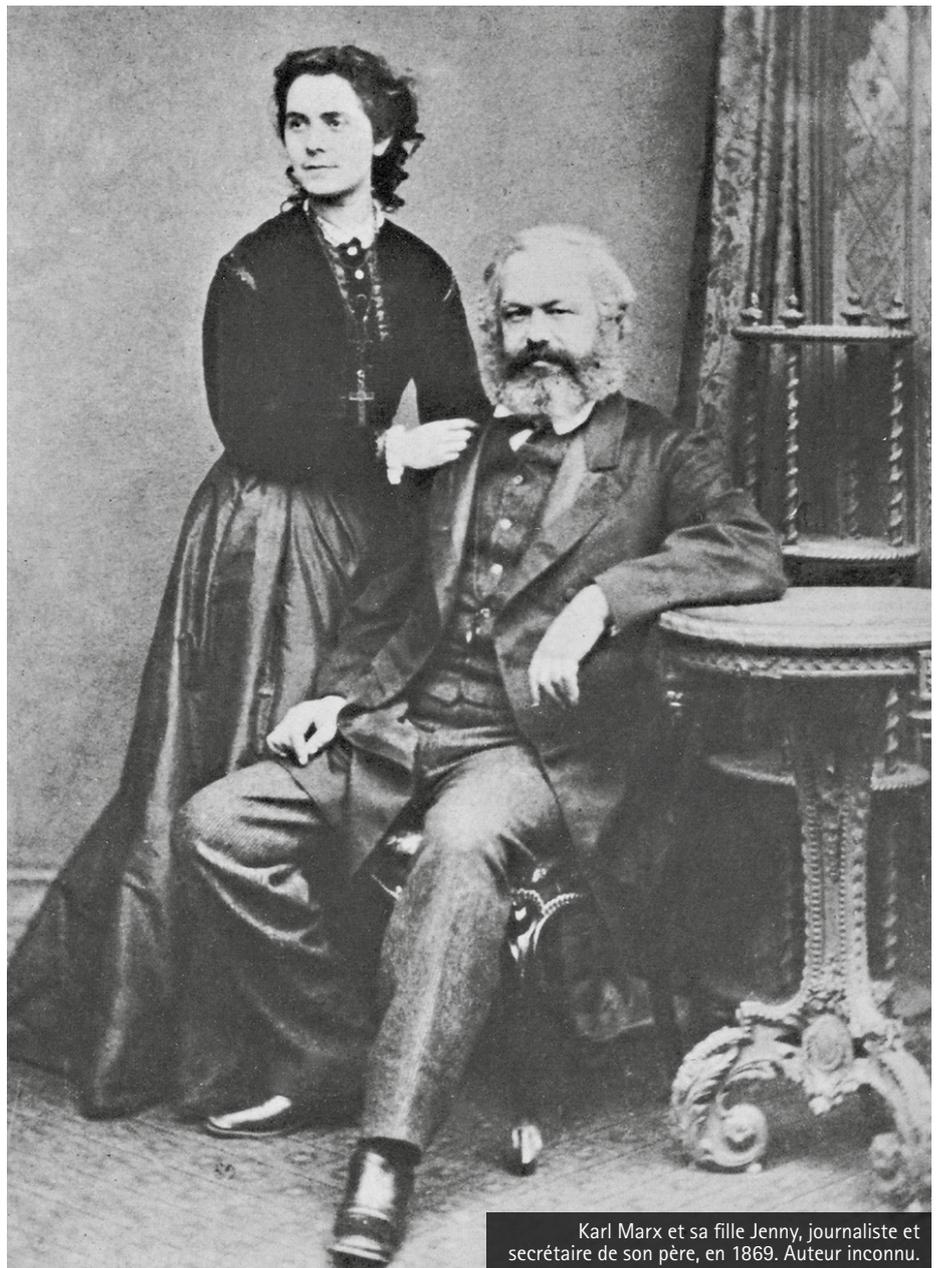
3. W. O. Henderson, *The life of Friedrich Engels*, Cass, 1976, p. 567.

4. Cité par Sam Miller et Harrison Fluss dans « L'héritage d'Eleanor Marx », 20 sept. 2021, [en ligne] : <https://www.contretemps.eu/eleanor-marx-socialisme-feminisme/>

5. [en ligne] : <https://www.marxists.org/archive/eleanor-marx/1895/11/bax-exchange.htm>

6. Michael Löwy et Olivier Besancenot, *Marx à Paris, 1871. Le Cahier bleu de Jenny*, éd. Manifeste !, Coll. « Le merle moqueur », 2021.

7. *Pour faire écho au titre du livre de l'essayiste Titou Lecoq, Les Grandes Oubliées. Pourquoi l'histoire a effacé les femmes*, Éd. de L'Iconoclaste, 2021.



Karl Marx et sa fille Jenny, journaliste et secrétaire de son père, en 1869. Auteur inconnu.

Quelques éléments de bibliographie (en français et en anglais), classés par ordre chronologique :

- Chushichi Tsuzuki, *The Life of Eleanor Marx 1855-1898 : A Socialist Tragedy*, Oxford, Clarendon, 1967.
- *The Daughters of Karl Marx. Family Correspondance (1866-1898)*, NY, Harcourt Brace Jovanovitch, 1982.
- Saul Kussiel Padover, *Karl Marx : an intimate biography*, New American Library, 1985.
- Françoise Giroud, *Jenny Marx, ou La femme du diable*, Paris, Robert Laffont, 1992.
- Karl et Jenny Marx, *Lettres d'amour et de combat*, Paris, Rivages, poche, 2013.
- Rachel Holmes, *Eleanor Marx : A Life*, Bloomsbury, 2014.
- Yvonne Kapp, *Eleanor Marx. A Biography*, Londres, Verso Éd., 2018.
- Jérôme Fehrenbach, *Jenny Marx : La tentation bourgeoise*, Paris, Passés composés, 2021.
- « Jenny Marx Longuet » [archive], sur www.marxists.org.
- « Eleanor Marx » [archive], sur www.marxists.org.
- « Marx/Engels Biography and Archives of Family Members » [archive], sur www.marxists.org.

Marx et le mouvement autonome des femmes

Note sur la fondation de sections féminines au sein de la Première Internationale

PAR LAURENT RIPART

Le 19 septembre 1871, alors que la Première Internationale tenait sa conférence à Londres, Karl Marx demandait la parole et proposait aux délégués d'adopter « la proposition n°3 », qui recommandait « la fondation de sections de femmes parmi les ouvrières ».

Le compte rendu – en français ! – de la conférence de la Première Internationale, tenue du 16 au 23 septembre 1871 dans la maison qu'occupaient alors Karl et Jenny Marx à Londres¹, a enregistré un débat instructif sur la possibilité de créer des sections féminines au sein de l'Internationale. La question fut posée le 19 septembre, lors de l'ouverture des travaux qui, comme chaque jour, commençaient en début d'après-midi pour se prolonger tard dans la nuit. Au nom du conseil général, c'est-à-dire de l'exécutif permanent de l'Internationale, Marx mit au vote une proposition, qui autorisait la création de sections purement féminines. Si le compte rendu de séance indique que la proposition de Marx fut adoptée à l'unanimité, ce qui signifie en fait que personne ne vota contre, il montre aussi que l'initiative se heurta à de fortes réticences, puisque plusieurs délégués la critiquèrent et annoncèrent leur volonté de s'abstenir. La proposition de Marx allait en effet au-delà de la simple ouverture de l'Internationale à des sections féminines, mais posait d'abord et avant tout la capacité du mouvement ouvrier à intégrer les revendications spécifiques à la lutte des femmes.

Pour fonder sa proposition, Marx avait invoqué un double argument.

Le premier était des plus classiques, puisque Marx avait commencé par souligner qu'il était difficile de ne pas avoir de sections féminines dans une Internationale ouvrière, dans la mesure où « l'industrie emploie des femmes en grand nombre ». La question était d'autant plus évidente que dans certains secteurs industriels, à l'exemple du textile, la main-d'œuvre manufacturière était pour l'essentiel féminine, les hommes y étant principalement employés dans des fonctions d'encadrement. Ce point ne posait d'ailleurs aucun problème au sein de l'Internationale, puisque tous ses dirigeants considéraient qu'il était légitime que des sections entièrement féminines puissent être créées dans les secteurs industriels qui ne comptaient pas ou peu d'hommes.

Toutefois, Marx voulait aller beaucoup plus loin, comme le montre son second argument : prendre modèle sur la Commune de Paris, qui avait vu « la participation ardente des femmes ». En invoquant l'exemple de la Commune, Marx expliquait aux délégués que sa proposition visait à permettre l'entrée dans l'Internationale d'organisations féminines du type de la fameuse *Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés*, qui avait joué un rôle

fondamental durant l'insurrection communale. Marx avait suivi de très près la création et le développement de cette organisation, puisqu'elle avait été fondée par des militantes de l'Internationale, en particulier par son amie Elisabeth Dmitrieff, qu'il avait envoyée de Londres à Paris, au lendemain de l'insurrection du 18 mars, pour qu'elle le tienne informé de la suite des événements².

Marx avait pu apprécier, à travers la correspondance de Dmitrieff, l'énergie et le potentiel déployés par l'Union des femmes, qui était parvenue à organiser un puissant mouvement de femmes, appuyé sur des comités présents dans tous les arrondissements de Paris. Se réunissant chaque jour, ces comités de femmes participaient à la défense de la Commune, tout en élaborant leurs propres revendications sociales et politiques, en particulier en matière d'égalité salariale ou encore de lutte contre la prostitution. L'Union des femmes était ainsi parvenue à faire entendre sa voix aux dirigeants de la Commune, qui bon gré mal gré avaient dû prendre en compte la place croissante des femmes et de leurs organisations dans la gestion et même à la direction du mouvement révolutionnaire³. Fort de cette expérience, Marx proposait en fait

à la conférence de Londres de faire entrer dans l'Internationale des organisations semblables à l'Union des femmes, considérant qu'elles pourraient renforcer le mouvement ouvrier en lui apportant la force de mobilisation mais aussi les revendications du prolétariat féminin.

Sans surprise, la proposition de Marx suscita les réticences de plusieurs délégués, qui ne montrèrent pas un enthousiasme débordant à l'idée de devoir composer avec des organisations de femmes. L'anarchiste espagnol Anselmo Lorenzo prit la parole pour dire qu'il voulait bien accepter la création de sections d'ouvrières dans les secteurs féminins, mais qu'il n'était pas d'accord avec la proposition de faire entrer dans l'Internationale des organisations proprement féminines. Le belge Eugène Steens regretta lui aussi que la proposition de Marx ne fût pas plus restrictive et expliqua qu'il ne devait y avoir de sections non mixtes que dans le seul et unique cas où elles correspondraient à des organisations professionnelles qui ne compteraient pas d'hommes. Son compatriote César De Paepe alla dans le même sens : il redoutait que cette proposition n'aboutisse à la création d'une « espèce d'association internationale des femmes ». Le débat tournait en fait autour d'une seule et même question : l'Internationale devait-elle s'organiser sur la base de la seule lutte de classes ou pouvait-elle s'ouvrir aux revendications spécifiques des femmes, en faisant de leur combat celui du mouvement ouvrier ? On notera que le révolutionnaire russe, Nicolas Outine, proche d'Elisabeth Dmitrieff, approuva pour sa part la proposition de Marx, tout en soulignant que son application serait difficile. L'histoire se chargea de lui donner raison, puisque si la proposition de Marx fut adoptée, elle ne fut en réalité pas mise en application, en raison du reflux du mouvement révolutionnaire, qui brisa l'éclosion féministe qui avait accompagné la Commune. Si « la proposition n°3 » n'eut donc pas d'actualité immédiate, elle conserve toutefois une réelle importance historique, en montrant à quel point Marx avait pu être sensible au rôle révolutionnaire que les organisations féminines avaient pu tenir durant la Commune⁴. Elle a aussi une importance théorique,

dans la mesure où, si la Première Internationale avait été fondée en 1864 sur l'idée que « l'émancipation des travailleurs serait l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », Marx apportait par cette proposition une correction significative. La « proposition n°3 » revenait en effet à ajouter au socle de la Première Internationale l'idée que l'émancipation des travailleuses ne pourrait être que l'œuvre des travailleuses elles-mêmes. En ouvrant l'Internationale à des organisations féminines, Marx acceptait en effet de combiner la lutte de la classe ouvrière contre l'exploitation capitaliste avec celle que les femmes pouvaient mener contre leur oppression spécifique.

PROPOSITION ADOPTÉE À L'UNANIMITÉ PAR L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS SUR LA FONDATION DE SECTIONS DE FEMMES⁵

19 septembre 1871 (séance de l'après-midi).

Secrétaires : J. Haies : anglais ; C. Martin, C. Rochat : Français

La séance est ouverte à 2h30

Membres présents : Coenen, De Paepe, Fluse, Steens, Verrycken, Mottershead, Herman, Vaillant, Outine, Engels, Frankel, Lorenzo, Marx, Bastelica, Perret, Serrailier

Absents : Eccarius, Cohn, McDonnell, J. Hales, Jung, Dupont

Le citoyen Serrailier est nommé président.

En l'absence du Secrétaire anglais, le citoyen Longuet est prié de faire le procès-verbal de la séance en cette langue [...]

Proposition 3 :

Marx donne lecture de la proposition suivante faite par le Conseil Général à la conférence : « *La conférence, sur la proposition du Conseil Général, recommande la fondation de sections de femmes parmi les ouvrières. — Il est entendu que ceci n'empêche en aucune manière l'existence de sections mixtes.* »

Le citoyen Marx ajoute qu'il fait

remarquer que la proposition porte sans exclusion des sections mixtes ; il croit nécessaire la fondation de sections purement féminines dans les pays où l'industrie emploie des femmes en grand nombre. Il ajoute quelques mots par lesquels il rappelle la participation ardente des femmes aux événements de la Commune de Paris.

Lorenzo demande que les femmes fassent partie des sections mixtes, lorsque les hommes composant la section seront du même métier que les femmes, et des sections particulières féminines lorsqu'il s'agira de sections de métiers qui sont absolument exercés par les femmes.

Outine appuie la proposition, mais il voit à son application des difficultés très grandes, à propos de cette question, il invite la conférence à charger le Conseil Général de faire une sorte d'adresse *aux Travailleuses* dans laquelle cette fausse idée de concurrence du travail de la femme au travail de l'homme soit clairement exposée.

De Paepe déclare qu'il s'abstiendra. De tout temps, dit-il, il a existé en Belgique des sections mixtes, qu'il approuve entièrement, mais il redoute de voir l'association — au lieu de mêler l'élément féminin dans un groupe unique — créer en quelque sorte une espèce d'association internationale des femmes.

Steens proteste contre des sections spéciales de femmes qui exercent des métiers qu'exercent également les hommes, il veut que ce genre de section soit mixte, il n'admet la section féminine que composée de femmes exerçant un métier essentiellement de son sexe.

On passe au vote. La proposition n° 3 est adoptée à l'unanimité. □

1) Sur la conférence de Londres, voir Mathieu Léonard, *L'émancipation des travailleurs. Une histoire de la Première Internationale*, Paris, 2011, p. 275-280.

2) Sur Elisabeth Dmitrieff, voir la biographie récente d'Yvonne Singer-Lecocq, *Rouge Élisabeth*, Paris, 2021.

3) Carolyn J. Eichner, *Franchir les barricades. Les femmes dans la Commune de Paris*, Paris, 2020.

4) Sur Marx et la Commune, voir Karl Marx, *Friedrich Engels, Sur la commune de Paris*, éd. Stathis Kouvelakis, Paris, 2021.

5) D'après l'édition de Marx Engels Gesamtausgabe (MEGA), I /22. *Werke, Artikel, Entwürfe, März bis November 1871*, Berlin, 1978, p.664-666.

Marx et la crise

PAR DANIEL BENSÄID

Ce texte constitue la première partie de l'introduction de Daniel Bensaïd au recueil de textes de Marx sur les crises publié chez Demopolis en 2009¹.

Le tour de force de Marx, contemporain de la première grande expansion bancaire des années victoriennes et du Second Empire, c'est d'avoir traversé les apparences, la surface confuse des choses, pour chercher au cœur du système, les raisons de la déraison, la logique de l'illogique. Lorsqu'il s'attelle, au début des années cinquante, au grand chantier de la critique de l'économie politique, il manque cependant de recul historique pour percevoir pleinement les rythmes de l'économie et pour en démonter les mécanismes. Ricardo lui-même, écrivant sur les crises de 1815, « ne savait au fond rien des crises ». Ses successeurs n'avaient déjà plus les mêmes excuses : « *Les phénomènes postérieurs, en particulier la périodicité presque régulière des crises du marché mondial, ne leur permettent plus de nier les faits ou de les interpréter comme accidentels.* »

« L'ARGENT CRIE SON DÉSIR »

« *La crise me tient en haleine de manière infernale : tous les jours, les prix baissent. Manchester s'enfoncé toujours davantage dans la crise* », écrit Engels à Marx le 17 décembre 1857. Son excitation devant la propagation de la crise américaine de 1857 est contagieuse. Les notes des *Manuscrits de 1857-1858* (ou *Grundrisse*) en témoignent. La crise y apparaît sous la métaphore de la folie, mais d'une folie qui « domine la vie des peuples ». Les tendances schizoïdes du système

capitaliste s'y manifestent pleinement. L'unité apparente de la marchandise se « scinde ». Valeur d'usage et valeur d'échange se « dissocient » et « se comportent de manière autonome l'une par rapport à l'autre ». L'économie tout entière devient délirante, « aliénée », en tant que sphère autonome devenue incontrôlable.

« *Au cours des crises, quand le moment de panique est passé et que l'industrie stagne, l'argent est fixé entre les mains de banquiers, des agents de change et, tout comme le cerf brame sa soif d'eau fraîche, l'argent crie son désir d'un domaine où il puisse être valorisé en tant que capital².* »

La surproduction et la dévalorisation du capital apparaissent alors comme « le souvenir soudain de tous ces moments nécessaires de la production fondée sur le capital ». Un retour du refoulé, en somme : la crise rappelle à la sphère (ou à la bulle) financière qu'elle ne flotte pas en lévitation, détachée de ce qu'on appelle aujourd'hui bizarrement « l'économie réelle ».

La condition de possibilité des crises est inscrite dans la duplicité de la marchandise. Comme tout bon bourgeois, elle mène une double vie. D'une part, elle est du temps de travail abstrait matérialisé ; d'autre part, elle est le résultat d'un travail déterminé. Pour se comparer à d'autres grandeurs de travail, elle doit « être d'abord transposée en temps de travail, donc en quelque chose qui diffère d'elle qualitativement ». Cette « double existence »

porte en elle le risque permanent d'une scission ; elle « doit nécessairement progresser jusqu'à la différence, la différence jusqu'à l'opposition et à la contradiction entre la nature particulière de la marchandise en tant que produit [valeur d'usage] et sa nature universelle en tant que valeur d'échange. »

Pour Marx, la crise de 1857 met donc en évidence le divorce entre la valeur d'usage du produit et la valeur d'échange exprimée dans l'argent. Il est possible que la marchandise ne puisse plus être « mise en équation avec sa forme universelle, l'argent ». La discorde s'installe alors entre production et circulation. Achat et vente acquièrent des formes d'existence « spatialement et temporellement distinctes l'une de l'autre, indifférentes l'une à l'autre ». « Leur identité immédiate cesse. » La crise révèle et porte au paroxysme ce malaise identitaire. La quête de l'identité perdue devient une fuite en avant, une suite de séparations douloureuses et de retrouvailles éphémères. Comme dans la chanson de *Jules et Jim*, achat et vente se perdent de vue et se retrouvent sans cesse :

« *Ils peuvent correspondre ou ne pas se correspondre ; ils peuvent coïncider ou non ; leur rapport peut être marqué par des disproportions. Certes, ils chercheront constamment à s'égaliser, mais maintenant c'est le mouvement continu de l'égalisation qui a remplacé l'égalité immédiate antérieure, égalisation qui justement présuppose que soit continuellement posée une non-égalité.* »

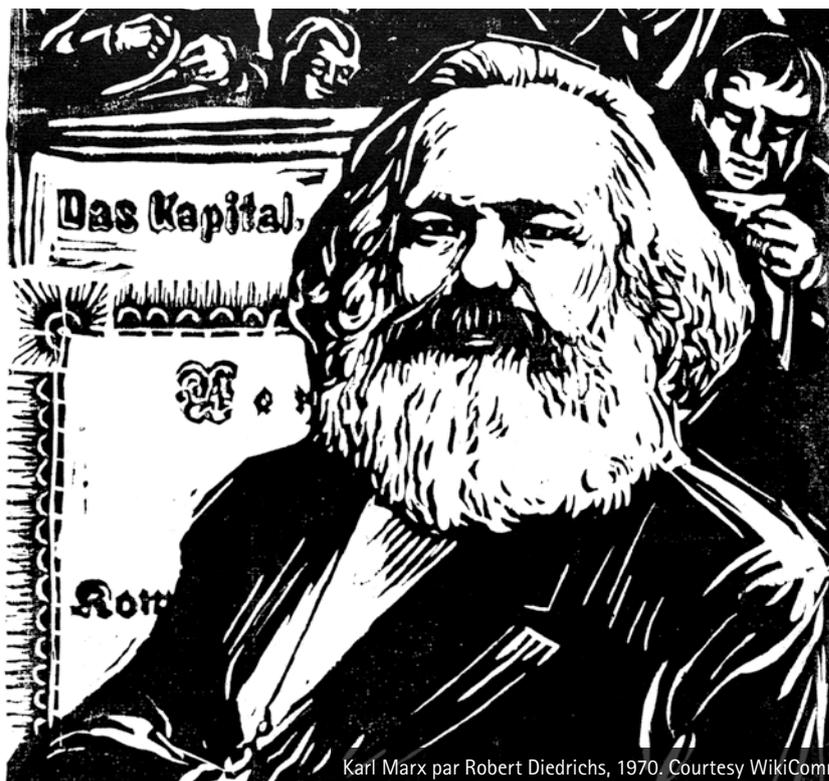
La crise de 1857 met en évidence la scission, entre la valeur d'usage de la marchandise et sa valeur d'échange exprimée dans l'argent, qui menace d'interruption sa « convertibilité ». Le saut périlleux du capital de la forme marchandise à la forme argent peut alors devenir mortel. Le « germe des crises » est donc présent dans l'argent en tant que « valeur devenue autonome », « forme d'existence devenue autonome de la valeur d'échange³ ». Cette autonomie engendre l'illusion que l'argent puisse s'engrosser par parthénogenèse, s'accroître dans le circuit du crédit sans être fécondé par son passage dans le processus de production.

Une scission ne vient jamais seule. Celle qui divise l'échange en actes indépendants, d'achat et de vente, se réfracte dans la division entre capital industriel, commercial et bancaire : « l'échange pour l'échange se sépare de l'échange pour les marchandises ». Marx entrevoit alors l'ordre complexe des arithmies du capital :

« Jusqu'ici, nous avons seulement mis en évidence l'indifférence réciproque des moments singuliers du processus de valorisation ; qu'intérieurement ils se conditionnent, et qu'extérieurement ils se cherchent, mais qu'ils peuvent se retrouver ou ne pas se retrouver, se recouper ou non, correspondre ou non les uns aux autres. La nécessité interne de ce qui forme un tout ; en même temps que son existence autonome et indifférente qui constitue déjà la base de contradictions. Mais nous sommes loin d'en avoir terminé. La contradiction entre la production et la valorisation – dont le capital constitue l'unité – doit être appréhendée de façon encore plus immanente, comme manifestation indifférente et apparemment indépendante des différents moments singuliers du processus, ou plus exactement de la totalité de plusieurs processus qui s'opposent⁴. »

La division se propage. L'ordre désaccordé de la production marchande, où la valeur des choses tourne le dos à leur substance utile, grince et coince de toutes parts. Ce ne sont plus que plaintes et lamentations, râles et gémissements de corps désarticulés :

« La crise manifeste l'unité des moments promus à l'autonomie les uns par rapport aux autres. Il n'y aurait pas de crise sans cette unité interne d'éléments en apparence indifférents



Karl Marx par Robert Diedrichs, 1970. Courtesy WikiCommons

les uns par rapport aux autres. Elle n'est rien d'autre que la mise en œuvre violente de l'unité des phases du processus de production qui se sont autonomisées l'une vis-à-vis de l'autre. C'est l'établissement par la force de l'unité entre des moments promus à l'autonomie et l'autonomisation par la force de moments qui sont essentiellement en uns⁵. »

L'ordre du capital – mais non l'harmonie sociale – doit alors être rétabli par la violence et par la force. C'est ce que s'obstinent à nier les économistes qui s'en tiennent à « l'unité essentielle » et ignorent ce qui rend les éléments du processus d'ensemble étrangers les uns aux autres, et hostiles jusqu'à l'explosion.

DÉSÉQUILIBRE LOGIQUE

Dans le passage des *Théories sur la plus-value* repris dans le présent volume, Marx reprend et développe l'analyse des crises et de leur récurrence initiée dans les *Grundrisse*. Il les oppose aux théories de l'équilibre, inspirées de « l'insipide Jean-Baptiste Say », selon lesquelles la surproduction serait impossible en raison d'une identité immédiate entre la demande et l'offre. Le principe selon lequel « on échange des produits contre des produits » garantirait d'après lui « un équilibre métaphysique entre vendeurs et acheteurs ». Ricardo emprunte à Say cette

fable, selon laquelle « nul ne produit si ce n'est dans l'intention de vendre ou de consommer, et il ne vend jamais si ce n'est pour acheter une autre marchandise qui puisse lui être utile ». En produisant, chacun deviendrait « nécessairement soit consommateur de sa propre marchandise, soit acheteur et consommateur des marchandises de quelqu'un d'autre ». La boucle serait donc parfaitement bouclée ; l'équilibre entre vente et achat, offre et demande, assuré.

Le dysfonctionnement ne pourrait alors venir que d'un défaut d'information lié à la complexité croissante du marché. Ricardo l'envisage, mais il se rassure aussitôt : « On ne saurait admettre que le producteur puisse longtemps être mal renseigné sur les marchandises qu'il peut produire avec le plus grand profit » et « il est donc invraisemblable qu'il puisse durablement produire une marchandise pour laquelle n'existe pas la demande ». En somme, le marché serait un informateur parfait.

Ce fut, plus près de nous, l'argument libéral de Friedrich Hayek en faveur de la concurrence libre et non faussée chère aux architectes de l'Union européenne. La privatisation de l'information financière et l'invention



de produits financiers de plus en plus sophistiqués qui effacent les pistes et brouillent les messages ont eu raison de ce mythe. Le marché s'est avoué incapable de relever « le défi informationnel » lié à la microfinance. Constatant l'impuissance de la commission chargée de surveiller les marchés américains (la SEC) à démêler les comptes mirifiques d'un Madoff, son ancien président, William Donaldson, admet qu'un « *contrôle adapté à des systèmes du marché complexe* » reste à « *inventer* » ! C'est un constat d'échec en bonne et due forme des prétentieuses « *mathématiques financières* » qui ne sont jamais, comme l'écrit fort bien Denis Guedj, que des mathématiques mercenaires appliquées à la finance⁶. Leurs modèles browniens, conçus pour formaliser des « *effets d'agitation moyenne* » sont impuissants à rendre compte « *des situations de risque extrême qui peuvent survenir sur les marchés, de sorte qu'ils ne voient pas les crises et les faillites* », regrette Olivier Le Courtois, professeur de finance (!) à l'EML de Lyon. Dans les situations extrêmes que le système capitaliste

génère de façon récurrente, le « *hasard sage* » sur lequel travaillent les calculateurs de risque se transforme, en effet, en « *hasard sauvage* ».

Ricardo, lui, pouvait encore croire à l'impartialité et à la fiabilité informationnelle du marché, sinon en temps réel, du moins à terme, à la longue. Mais en attendant ? En attendant, la scission entre vente et achat demeure, et la « *disjonction du processus de production immédiat et du processus de circulation développe la possibilité de la crise* ». Cette possibilité résulte du fait que les formes que parcourt le capital dans le cycle de ses métamorphoses (d'argent – A – en moyens de production – P –, de moyens de production en marchandises – M –, de marchandises en argent) « *peuvent être et sont séparées* ». Elles « *ne coïncident pas dans le temps et dans l'espace* ». A fortiori avec la mondialisation : le capitaliste individuel perçoit le salaire versé à ses salariés comme un pur coût de production dès lors que le consommateur achète des produits d'importation et que ses propres produits sont écoulés sur un lointain marché. Le cercle qualifié de vertueux entre production et consommation, vente et achat, est brisé.

La séparation de la vente et de l'achat distingue l'économie capitaliste d'une économie de troc où « *personne ne peut être vendeur sans être acheteur* » (et réciproquement). Le gros de la production est alors directement orienté vers la satisfaction de besoins immédiats. « *Dans la production marchande* », en revanche, « *la production immédiate disparaît* ». On ne produit plus pour les besoins, mais pour le profit, qui ne s'intéresse nullement aux besoins sociaux, seulement à la demande solvable. Car, « *si la vente n'a pas lieu, c'est la crise* ». Dans la production marchande, pour réaliser la plus-value qui lui est incorporée, « *la marchandise doit nécessairement être transformée en argent, alors que l'argent ne doit pas nécessairement et immédiatement être transformé en marchandises* ». C'est pourquoi vente et achat peuvent se dissocier. Sous sa première forme, « *la crise est la métamorphose de la marchandise elle-même, la disjonction de l'achat et de la vente* ». Sous sa seconde forme, elle est fonction de l'argent comme moyen de paiement devenu autonome, « *où l'argent figure dans deux moments séparés dans le temps, dans deux fonctions différentes* », de



Daniel Bensaïd au congrès de dissolution de la LCR. © Photothèque Rouge / Franck Houlgatte.

simple équivalent général entre marchandises et de capital accumulé.

Cette autonomisation de l'argent trouve son prolongement dans la séparation entre profit d'entreprise et capital porteur d'intérêt. Karl Marx dit alors :

« Elle achève de donner à la forme de la plus-value une existence autonome, sclérose cette forme par rapport à sa substance. Une partie du profit, par opposition à l'autre, se détache complètement du rapport capitaliste en tant que tel, et semble découler non pas de l'exploitation du travail salarié, mais du travail du capitaliste lui-même. Par opposition, l'intérêt paraît alors être indépendant à la fois du travail salarié de l'ouvrier et du travail du capitaliste, et avoir dans le capital sa source propre, autonome. Si, primitivement, le capital faisait figure, à la surface de la circulation, de fétiche capitaliste, de valeur créatrice de valeur, il réapparaît ici sous forme de capital porteur d'intérêt, sa forme la plus aliénée et la plus caractéristique⁷. »

Ce prodige du capital porteur d'intérêt, de l'argent qui paraît faire de l'argent sans passer par le processus de production et de circulation, sans parcourir le cycle complet de ses métamorphoses, c'est le stade suprême du fétichisme et de la mystification entretenue par les économistes vulgaires.

Pour réaliser la plus-value, il faut donc vendre. Mais la quête insatiable du profit tend à restreindre les débouchés en comprimant les salaires (« le pouvoir d'achat » !). Grâce aux prodiges du crédit, l'autonomie de l'argent permet que soit amorcé un nouveau cycle de production, qu'une nouvelle vague de marchandises déferle, alors que la précédente n'a pas encore été écoulée. Saturation du marché (surproduction) et suraccumulation du capital sont donc l'envers et l'endroit d'un même phénomène. Les successeurs de Ricardo, écrit Marx, ont bien voulu admettre la surproduction sous une de ses formes, « la pléthore ou la surabondance de capital », mais ils la nient sous son autre forme, celle de la surabondance de marchandises sur le marché⁸.

Cette surproduction n'a, bien sûr, rien à voir avec une saturation des besoins sociaux, lesquels restent

largement insatisfaits : « Elle n'a à faire qu'avec les besoins solvables. »

Il ne s'agit pas d'une surproduction absolue ou en soi, mais d'une surproduction relative à la logique de l'accumulation du capital.

LE CAPITAL PORTE EN LUI LA CRISE

Dans les *Manuscrits de 1857-1858*, la crise intervenait d'une triple manière : empiriquement, à travers la récession américaine ; à travers la séparation de l'achat et de la vente qui crée les conditions formelles de sa possibilité ; enfin, métaphoriquement, comme folie et souffrance de la scission. Mais la théorie pâtit encore des tâtonnements sur le plan d'ensemble de la critique de l'économie politique. Avec *Le Capital*, elle étoffe sa cohérence.

Dans le Livre I sur « le processus de production », Marx reprend sa critique de la loi classique des débouchés et de l'équilibre : « Rien de plus niais que le dogme d'après lequel la circulation implique nécessairement l'équilibre des achats et des ventes, vu que toute vente est achat et réciproquement. » On prétend prouver ainsi que « le vendeur amène au marché son propre acheteur ». Cette identité immédiate, qui existait dans le commerce de troc, est brisée par la généralisation de la production marchande et par l'autonomisation de l'argent en tant qu'équivalent général. Il ne s'agit plus alors d'échange direct d'une valeur d'usage contre une autre valeur d'usage, mais d'une marchandise contre de l'argent. La transaction devient « un point d'arrêt » ou « un intermède dans la vie de la marchandise qui peut durer plus ou moins longtemps ». L'autonomie de l'argent sanctionne donc la rupture de la symétrie parfaite de l'échange. La vie de la marchandise, l'enchaînement de ses métamorphoses, est désormais suspendue aux désirs et aux caprices de son acheteur potentiel, mais aussi à ses moyens, à sa solvabilité. À l'étal ou en vitrine, elle retient son souffle face à l'argent, ce bel indifférent, qui voudra bien l'acheter ou la dédaignera, selon son bon plaisir. Si cet intermède et cette attente s'éternisent, la marchandise en apnée risque l'asphyxie. La disjonction et l'asymétrie entre l'acte d'achat et l'acte de vente sont donc bien un facteur, non d'équilibre,

mais de déséquilibre dynamique.

Le concept de crise intervient alors une première fois dans *le Capital*, non pour évoquer les crises empiriques, mais comme conséquence logique du « lien intime » et contradictoire entre les actes disjoints et potentiellement contradictoires d'achat et de vente. Il apparaît à nouveau, plus loin, au chapitre sur « La loi générale de l'accumulation capitaliste ». Il s'y articule alors à la temporalité propre du capital. L'accumulation se présente comme un « mouvement d'extension quantitative » qui vise, grâce aux innovations technologiques stimulées par la concurrence, à une augmentation de la productivité du travail et à une économie du travail vivant (donc d'emploi). La production peut donc continuer à augmenter pendant que les débouchés se réduisent. En dépit des apparences, le facteur déterminant ne réside pas dans la technologie elle-même, mais dans les flux et reflux de la force de travail employée.

Marx aborde ainsi, non seulement les conditions de possibilité des crises, mais leur caractère récurrent et cyclique :

« La conversion sans cesse renouvelée d'une partie de la classe ouvrière en autant de bras semi-occupés, ou tout à fait désœuvrés, imprime donc au mouvement de l'industrie moderne sa forme typique. De même que les corps célestes, une fois lancés dans leur orbite les décrivent pour un temps indéfini, la production sociale, une fois jetée dans le mouvement alternatif d'expansion et de contraction le répète par une nécessité mécanique. Les effets deviennent causes à leur tour, et des péripéties, d'abord irrégulières et en apparence accidentelles, prennent de plus en plus la forme d'une périodicité normale. »

C'est seulement au XIX^e siècle, à l'époque où le marché se mondialise, où les nations industrialisées deviennent nombreuses, « que datent les cycles renaissants dont les vagues successives embrassent des années, et qui aboutissent toujours à une crise générale, fin d'un cycle et point de départ d'un autre ». Le concept de



crise s'associe alors à celui des cycles économiques qui caractérise l'économie capitaliste⁹.

Dans le Livre II sur « le processus de circulation », Marx marque les stations du calvaire de la marchandise dans le processus de circulation. Il introduit de nouvelles déterminations, celles notamment de capital fixe et de capital circulant, et de leur rythme inégal de renouvellement. Marx tire aussi les conséquences de la discontinuité entre production et circulation. Soumise aux contraintes d'une accumulation guidée par la quête insatiable de profit, la production de masse peut se poursuivre sans que les marchandises produites lors du cycle antérieur soient entrées réellement et aient été écoulées dans la consommation individuelle ou productive. Le bouclage du cycle des métamorphoses du capital n'est donc pas garanti. S'il échoue, « *les vagues de marchandises se succèdent* » alors que les précédentes n'ont encore été absorbées qu'en apparence par la consommation. Il se produit alors « *un arrêt* » : « *achat et vente se figent réciproquement* ». Ainsi :

« *Le processus de production tout entier se trouve dans l'état le plus florissant pendant qu'une grande partie des marchandises ne sont entrées qu'en apparence dans la consommation et restent sans trouver preneur dans les mains des revendeurs, donc se trouvent en fait toujours sur le marché.* »

C'est la mévente, les prix cassés pour écouler les stocks, la vente à perte si nécessaire, afin de reconstituer des liquidités.

Enfin, dans le Livre III sur « le processus de reproduction d'ensemble », Marx montre comment la cristallisation du capital en divers capitaux – industriel, commercial, bancaire – parvient à masquer temporairement la disproportion croissante entre la reproduction élargie et la demande finale restante. L'explosion de la crise peut ainsi être différée, grâce notamment à l'intervention des capitalistes financiers qui transforment leur profit réalisé en capital-argent de prêt :

« *Il s'ensuit que l'accumulation de ce capital, différente de l'accumulation réelle, quoiqu'elle en soit le rejeton, apparaît, si nous ne considérons que les capitalistes financiers,*

*banquiers, etc., comme l'accumulation propre de ces capitalistes financiers eux-mêmes*¹⁰. »

Ainsi, l'accumulation de ce « capital fictif » avait atteint à la veille de la crise actuelle de telles dimensions que le dégonflement de la bulle financière a été tout aussi vertigineux : en un peu plus d'un an, entre le 29 décembre 2007 et le 31 mars 2009, la capitalisation boursière de la banque HSBC est passée de 199,9 à 68 milliards de dollars (soit une baisse de deux tiers), celle de Bank of America de 194,6 à 31,1 milliards, celle de Citigroup de 151,3 à 13 milliards, celle de Natixis de 29,8 à 4,9 milliards, etc. Entre les séances du 29 juin 2007 et celle du 1^{er} avril 2009, les indices des principales places financières ont chuté de 53 % (Cac 40) à 43 % (Dow Jones).

La crise ne peut donc pas être conjurée indéfiniment. L'essor du crédit n'est pas en mesure de lui octroyer un sursis, comme cela s'est produit dans les années 1990 où la dérégulation financière a pu donner l'illusion d'un « retour de la croissance ». Mais le capital ne sait prospérer indéfiniment à crédit. La mévente, ou la faillite pour cause de crédits insolubles accumulés, finit par donner le signal du sauve-qui-peut général. Lorsqu'il n'est plus possible d'ignorer que la première vague de marchandises n'a été absorbée qu'en apparence par la consommation (ou grâce à un crédit aventureux), c'est la ruée :

« *Les capitaux-marchandises se disputent la place sur le marché. Pour vendre, les derniers arrivés vendent au-dessous du prix, tandis que les premiers stocks ne sont pas liquidés à l'échéance de paiement. Leurs détenteurs sont obligés de se déclarer insolubles ou de vendre à n'importe quel prix pour pouvoir payer. Cette vente ne correspond nullement à l'état de la demande, elle ne correspond qu'à la demande de paiement, à l'absolue nécessité de convertir la marchandise en argent. La crise éclate*¹¹. »

C'est précisément ce qui s'est produit depuis le début de la crise de 2008 : on voit des concessionnaires proposer deux voitures pour le prix d'une, des promoteurs immobiliers offrir une automobile en prime pour l'achat d'un logement, des soldes monstres débiter à moins 70 % ou moins 90 % du prix de vente initial !

La première détermination de la crise réside donc dans la disjonction entre la sphère de la production et celle de la circulation. La seconde, dans la disjonction entre le rythme de rotation du capital fixe et celui du capital circulant. Le Livre III en introduit une nouvelle, qui présuppose et intègre les deux précédentes : la « loi de baisse tendancielle du taux de profit ». Le chapitre XIII sur « La nature de la loi » récapitule « les trois faits principaux de la production capitaliste » : la concentration des moyens de production en peu de mains, l'organisation du travail social et sa division comme travail coopératif, et la constitution du marché mondial.

« *Par rapport à la population, l'énorme force productive qui se développe dans le cadre du mode de production capitaliste, et l'accroissement des valeurs-capital qui augmentent bien plus vite que la population, entrent en contradiction avec la base au profit de laquelle s'exerce cette énorme force productive et qui, relativement à l'accroissement de richesse, s'amenuise de plus en plus, et avec les conditions de mise en valeur de ce capital qui enflent sans cesse. D'où les crises.* » □

1) Karl Marx, les Crises du capitalisme, Paris, Demopolis, juin 2009, 206 pages.

2) K. Marx, Manuscrits de 1857-1858, Paris, Éditions sociales, 1980, tome I, p. 356.

3) K. Marx, Manuscrits de 1857-1858, Paris, Éditions sociales, 1980, p. 17 et 18.

4) K. Marx, Manuscrits de 1857-1858, op. cit., tome I, p. 354.

5) K. Marx, Théories sur la plus-value, Paris, Éditions sociales, 1976, tome II, voir p. 84, 597, 608, 612.

6) Denis Guedj, « Ces mathématiques vendues aux financiers », Libération, 10 décembre 2008.

7) K. Marx, Le Capital, Paris, Éditions sociales, tome III, p. 207.

8) K. Marx, Théories sur la plus-value, Paris, Éditions sociales, tome II, p. 593.

9) La crise de 1857 est l'occasion d'une prise de conscience de la périodicité des crises. En 1862, Clément Juglar publie Les Crises commerciales et leur retour périodique en France, en Angleterre, aux États-Unis. Dans sa correspondance avec Engels, Marx tente de lier cette périodicité des crises aux rythmes de renouvellement du capital fixe. La théorie des cycles longs, attribuée à Kondratieff, est bien postérieure. Voir à ce sujet Ernest Mandel, Long waves of Capitalist Development, et Dockès et Rosier, Rythmes économiques, crises et changement social, une perspective historique.

10) K. Marx, Le Capital, tome III, op. cit., p. 164 et 171.

11) K. Marx, Le Capital, op. cit., Livre III, tome II, p. 71.

Karl Marx et l'écologie

PAR MICHAEL LÖWY

Il est indéniable que Marx s'est intéressé aux problèmes de l'environnement à son époque, et a critiqué les dégâts provoqués par le mode capitaliste de production. Mais il faut reconnaître que les thèmes écologiques ne prennent pas une place centrale dans le dispositif théorique marxien et que les écrits de Marx sur le rapport entre les sociétés humaines et la nature sont loin d'être univoques et peuvent donc être l'objet d'interprétations différentes.

Beaucoup d'écologistes font des critiques à Marx, et somment les marxistes d'abandonner le paradigme rouge pour adopter le vert. Quelles sont leurs principaux arguments ?

Selon les écologistes, Marx, suivant en cela l'économiste anglais David Ricardo, attribuerait l'origine de toute valeur et de toute richesse au travail humain, négligeant l'apport de la nature. Cette critique résulte d'un malentendu : Marx utilise la théorie de la valeur-travail pour expliquer l'origine de la valeur d'échange dans le cadre du système capitaliste. En revanche, la nature participe à la formation des vraies richesses, qui ne sont pas les valeurs d'échange, mais les valeurs d'usage. Cette thèse est très explicitement avancée par Marx dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), texte dirigé contre les idées du socialiste allemand Ferdinand Lassalle et de ses disciples : « *Le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (qui sont bien, tout de même, la richesse réelle !) que le travail, qui n'est lui-même que l'expression d'une force naturelle, la force de travail de l'homme*¹. »

Les écologistes accusent Marx et

Engels de productivisme. Cette accusation est-elle justifiée ?

Non, dans la mesure où personne n'a autant dénoncé que Marx la logique capitaliste de production pour la production, l'accumulation du capital, des richesses et des marchandises comme un but en soi. L'idée même de socialisme – au contraire de ses misérables contrefaçons bureaucratiques – est celle d'une production de *valeurs d'usage*, de biens nécessaires à la satisfaction des nécessités humaines. L'objectif suprême du progrès technique selon Karl Marx n'est pas l'accroissement infini de biens (l'« avoir »), mais la *réduction de la journée de travail*, et l'accroissement du temps libre² (l'« être »).

Cependant, il est vrai que l'on trouve souvent chez Marx ou chez Engels (et encore plus dans le marxisme ultérieur) une posture peu critique envers le système de production industrielle créé par le capital, et une tendance à faire du « développement des forces productives » le principal vecteur du progrès. De ce point de vue, le texte « canonique » est la célèbre préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), un des écrits de

Marx les plus marqués par un certain évolutionnisme, par la philosophie du progrès, par le scientisme (le modèle des sciences de la nature) et par une vision nullement problématisée des forces productives :

« *À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants [...]. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. [...] Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir*³. »

Dans ce passage célèbre, les forces productives existantes ne sont pas mises en question, et la révolution n'a pour tâche que d'abolir les rapports de production qui sont devenus une « entrave » à un développement illimité de celles-ci.

Le passage suivant des *Grundrisse* (« Principes », 1857-59, esquisse du

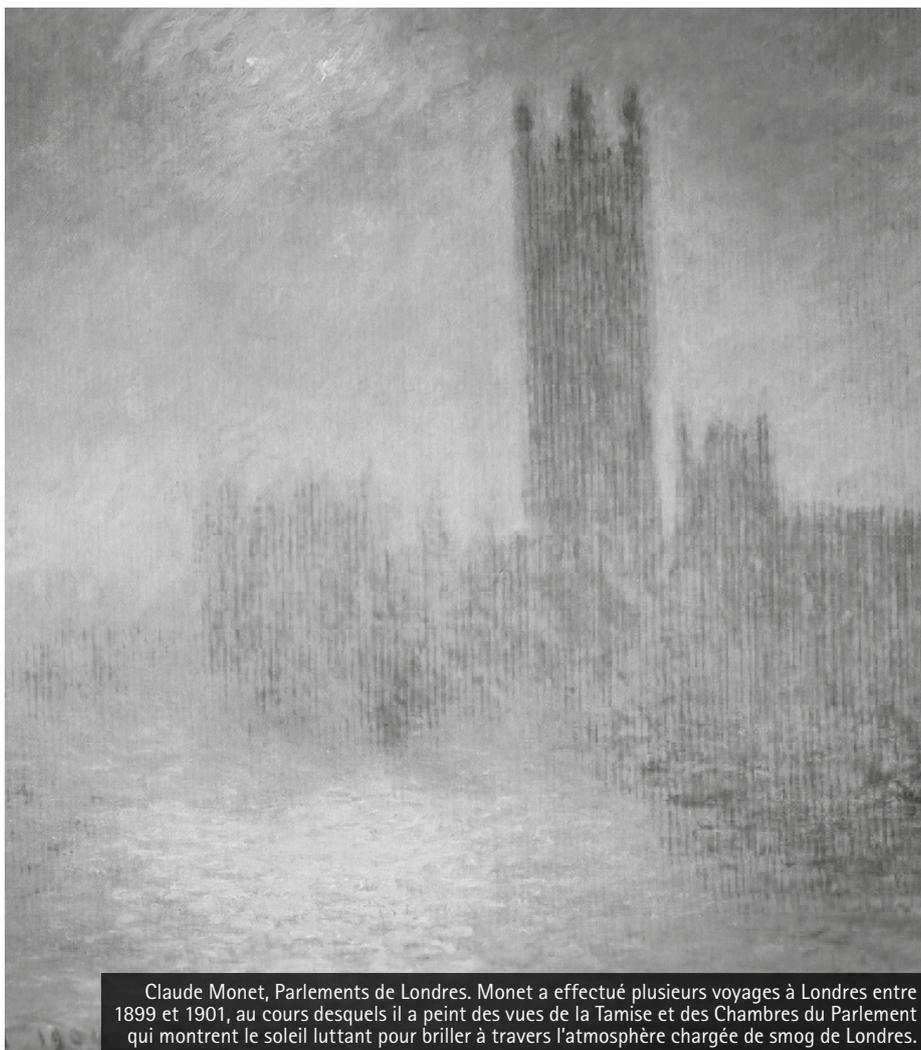


Capital) est un bon exemple de l'admiration trop peu critique de Marx pour l'œuvre « civilisatrice » de la production capitaliste, et pour son instrumentalisation brutale de la nature : « Ainsi donc, la production fondée sur le capital crée [...] un système d'exploitation générale des propriétés de la nature et de l'homme. [...] Le capital commence donc à créer la société bourgeoise et l'appropriation universelle de la nature et établit un réseau englobant tous les membres de la société : telle est la grande action civilisatrice du capital. Il s'élève à un niveau social tel que toutes les sociétés antérieures apparaissent comme des développements purement locaux de l'humanité et comme une idolâtrie de la nature. En effet la nature devient un pur objet pour l'homme, une chose utile. On ne la reconnaît plus comme une puissance. L'intelligence théorique des lois naturelles a tous les aspects de la ruse qui cherche à soumettre la nature aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production⁴. »

Cette vision encore peu critique du rapport du capitalisme à la nature sera dépassée dans les années suivantes. En réalité, il faut considérer les écrits de Marx (ou Engels) sur la nature non comme un bloc uniforme, mais comme une pensée *en mouvement*. C'est la contribution qu'apporte un ouvrage récent d'un jeune chercheur japonais Kohei Saito, *Karl Marx's Ecosocialism. Capitalism, Nature, and the Unfinished Critique of Political Economy* (2017) : il montre l'évolution des réflexions de Marx sur l'environnement naturel, dans

un processus d'apprentissage, rectification et reformulation de sa pensée.

Certes, sur certaines questions il y a une grande continuité dans ses écrits. C'est le cas notamment du refus de la « séparation » capitaliste entre les êtres humains et la terre, c'est-à-dire la nature. Marx était persuadé que dans les sociétés primitives il existait une sorte d'unité entre les producteurs et la terre, et il voyait comme



Claude Monet, Parlements de Londres. Monet a effectué plusieurs voyages à Londres entre 1899 et 1901, au cours desquels il a peint des vues de la Tamise et des Chambres du Parlement qui montrent le soleil luttant pour briller à travers l'atmosphère chargée de smog de Londres.

un des tâches importantes du socialisme de re-établir cette unité, détruite par la société bourgeoise, mais dans un niveau supérieur (négation de la négation). Cela explique l'intérêt de Marx pour les communautés prémodernes, aussi bien dans sa réflexion écologique – par exemple à partir de Carl Fraas – que dans sa recherche anthropologique – Franz Maurer, deux auteurs qu'il considérait comme des « socialistes inconscients ».

Mais sur la plupart des questions au sujet de l'environnement, Saito met en évidence des changements notables. Avant *Le Capital* (1867) on trouve dans

les écrits de Marx une vision plutôt acritique du « progrès » capitaliste. Cela est évident dans le *Manifeste Communiste*, qui célèbre l'« assujettissement des forces de la nature » et le « défrichement de continents entiers » par la bourgeoisie.

Les changements commencent à partir de 1865-66, quand Marx découvre, en lisant les écrits du chimiste agricole Justus von Liebig, les problèmes de l'épuisement des sols, et la rupture métabolique entre les sociétés humaines et la nature. Cela le conduira, dans le volume 1 du *Capital* (1867) mais aussi dans les deux autres volumes, inachevés, à une vision beaucoup plus critique des dégâts du « progrès » capitaliste.

On verra ainsi, dans plusieurs passages du *Capital* qui concernent l'agriculture, s'esquisser une vraie problématique écologique et une critique radicale des catastrophes résultant du productivisme capitaliste : Marx avance une sorte de *théorie de la rupture du métabolisme* entre les sociétés humaines et la nature, qui résulterait du productivisme capitaliste. L'expression « *Riß des Stoffwechsels* », littéralement « rupture » ou « déchirure » « du métabolisme » ou « des échanges matériels », apparaît notamment dans un passage du chapitre 47, « Genèse de la rente foncière capitaliste », au livre III du *Capital* : « *D'une part, la grande propriété foncière réduit la population agricole à un minimum en déclin constant, d'autre part, elle lui oppose une population industrielle toujours en croissance, entassée dans les grandes villes : elle crée par conséquent des conditions qui provoquent une rupture irréparable*

(unheilbaren Riß) dans la connexion du métabolisme (Stoffwechsel) social, un métabolisme prescrit par les lois naturelles de la vie⁵. »

Comme dans la plupart des exemples que nous verrons par la suite, l'attention de Marx se concentre sur l'agriculture et le problème de la dévastation des sols, mais il rattache cette question à un principe plus général : la rupture dans le système des échanges matériels (Stoffwechsel)

entre les sociétés humaines et l'environnement, en contradiction avec les « lois naturelles » de la vie.

Le thème de la rupture du métabolisme se trouve aussi dans un passage du livre I du *Capital*. C'est un des textes de Marx où il est le plus explicitement question des ravages provoqués par le capital sur l'environnement naturel ; s'y fait jour une vision dialectique des contradictions du « progrès » induit par les forces productives :

« La production capitaliste [...] détruit non seulement la santé physique des ouvriers urbains et la vie spirituelle des travailleurs ruraux, mais trouble encore la circulation matérielle (Stoffwechsel) entre l'homme et la terre, et la condition naturelle éternelle de la fertilité durable (dauernder) du sol. [...] En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol ; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, est un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les États-Unis du Nord de l'Amérique par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce processus de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en sapant (untergräbt) en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur⁶. »

Plusieurs aspects sont notables dans ce texte : tout d'abord, l'idée que le



@ Boris Séméniako pour Alternatives économiques

progrès peut être destructif, un « progrès » dans la dégradation et la détérioration de l'environnement naturel donc. L'exploitation et l'abaissement des travailleurs et de la nature sont mis ici en parallèle, comme résultat de la même logique prédatrice, celle qui prévaut dans le développement de la grande industrie et de l'agriculture capitalistes.

Cette association directe faite par Marx entre l'exploitation du prolétariat et celle de la terre, initie bien une réflexion sur l'articulation entre lutte de classes et lutte en défense de l'environnement, dans un combat commun contre la domination du capital.

Après l'épuisement du sol, l'autre exemple de catastrophe écologique évoqué par fréquemment par Marx et Engels est celui de la destruction des forêts. Il apparaît à plusieurs reprises dans *Le Capital* :

« Le développement de la civilisation et de l'industrie en général [...] s'est toujours montré tellement actif dans la dévastation des forêts que tout ce qui a pu être entrepris pour leur conservation et leur production est complètement insignifiant en comparaison⁷. »

Les deux phénomènes – la dégradation des forêts et celle du sol – sont d'ailleurs étroitement liés dans leurs analyses.

Comment Marx et Engels définissent-ils le programme socialiste par rapport à l'environnement naturel ? Quelles transformations le système productif doit-il connaître pour devenir compatible avec la sauvegarde de

la nature ?

Les deux penseurs semblent souvent concevoir la production socialiste comme l'appropriation collective des forces et moyens de production développés par le capitalisme : une fois abolie l'« entrave » que représentent les rapports de production et en particulier les rapports de propriété, ces forces pourront se développer sans entraves. Il y aurait donc une sorte de continuité substantielle entre l'appareil productif capitaliste et le socialiste, l'enjeu socialiste étant avant tout la gestion planifiée et rationnelle de cette civilisation matérielle créée par le capital.

Par exemple, dans la célèbre conclusion du chapitre sur l'accumulation primitive du capital, Marx écrit : « Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe vole en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. [...] La production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature⁸. »

Indépendamment du déterminisme fataliste et positiviste qui le caractérise, ce passage semble laisser intact,



dans la perspective socialiste, l'ensemble du mode de production créé « sous les auspices » du capital, ne mettant en question que l'« envoie » de la propriété privée, devenue une « entrave » pour les ressorts matériels de la production.

Cependant, on trouve aussi d'autres écrits qui prennent en considération la dimension écologique du programme socialiste et ouvrent quelques pistes intéressantes. Plusieurs passages de Marx semblent tenir la conservation de l'environnement naturel comme une tâche fondamentale du socialisme. Par exemple, le volume III du *Capital* oppose à la logique capitaliste de la grande production agricole, fondée sur l'exploitation et le gaspillage des forces du sol, une autre logique, de nature socialiste : le « traitement consciemment rationnel de la terre comme éternelle propriété communautaire, et comme condition inaliénable (unveräußerlichen) de l'existence et de la reproduction de la chaîne des générations humaines successives ».

Un raisonnement analogue se trouve quelques pages plus haut : « Même une société tout entière, une nation, enfin toutes les sociétés contemporaines prises ensemble, ne sont pas des propriétaires de la terre. Ils n'en sont que les occupants, les usagers (Nutznießer), et ils doivent, comme des bons pères familiaux, la laisser en état amélioré aux futures générations⁹. »

Il ne serait pas difficile de trouver d'autres exemples d'une réelle sensibilité à la question de l'environnement naturel de l'activité humaine. Il n'en reste pas moins qu'il manque à Marx et à Engels une perspective écologique d'ensemble.

S'il est vrai que l'écologie n'occupe pas une place centrale dans le dispositif théorique et politique de Marx et Engels – parce que la crise écologique n'était pas encore, comme aujourd'hui, une question vitale pour l'humanité – il n'est pas moins vrai qu'il est impossible de penser une écologie critique à la hauteur des défis contemporains, sans prendre en compte la critique marxienne de l'économie politique et son analyse de la rupture du métabolisme entre les sociétés humaines et la nature.

Une écologie qui ignore ou méprise le marxisme et sa critique du fétichisme de la marchandise est condamnée à n'être qu'un correctif des « excès » du productivisme capitaliste.

À partir des écrits de Marx et Engels, s'est développé aux États-Unis une réflexion marxiste écologique dont le pionnier est John Bellamy Foster, avec la participation de Paul Burkett, Brett Clark, Fred Magdoff et plusieurs autres – et le soutien de la *Monthly Review*, une des plus importantes publications de la gauche nord-américaine – qui se définit comme *l'école de la rupture métabolique*. Ces auteurs ont fait une notable contribution à la redécouverte de la dimension écologique dans l'œuvre des fondateurs du communisme moderne, même si l'on peut critiquer leur tendance à exagérer cette dimension.

*
**

On ne peut pas penser une alternative écosocialiste au processus actuel de destruction des fondements naturels de la vie sur la planète, sans prendre en compte la critique de Marx et Engels au capitalisme, à la logique aveugle de la valeur, à la soumission brutale des êtres humains et de la nature aux impératifs de l'accumulation du capital. Et l'on ne peut pas penser à un avenir communiste sans se référer à leurs propositions : collectivisation des moyens de production, production de valeurs d'usage et non de valeurs marchandes, planification démocratique de la production et de la consommation. Mais il faut en même temps intégrer à la réflexion marxiste les défis écologiques du 21^e siècle : la lutte contre le

changement climatique, la suppression des énergies fossiles, la réduction massive des productions inutiles, le développement des énergies renouvelables, l'agriculture organique à la place de l'industrie agricole fondée sur les pesticides, la reconnaissance de la dette écologique envers les pays du Sud, etc. Les marxistes de notre époque doivent suivre l'exemple de Karl Marx : réagir, en utilisant la méthode dialectique, aux nouveaux problèmes posés par le changement historique. □

1) Karl Marx, Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt, Paris, Éditions sociales, 1950, p. 18. Voir aussi *Le Capital*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, I, p. 47 : « Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre, la mère, comme dit William Petty. »

2) Sur l'opposition entre « avoir » et « être », voir Manuscrits de 1844, op. cit., p. 103 : « Moins tu es, moins tu manifestes ta vie, plus tu possèdes, plus ta vie aliénée grandit, plus tu accumules de ton être aliéné. » Sur le temps libre comme principale base du socialisme, voir *Das Kapital*, III, op. cit., p. 828.

3) Karl Marx, Préface à la Contribution à la critique de l'économie politique, Paris, Éditions sociales, 1977, p. 3

4) Karl Marx, Fondements de la critique de l'économie politique, Paris, Anthropos, 1967, pp. 366-367.

5) Je reprends ce terme, et l'analyse qui s'en suit, à l'important ouvrage de John Foster Bellamy, *Marx's Ecology. Materialism and Nature*, N. York, Monthly Review Press, 2001, pp. 155-167.

6) Karl Marx, *Le Capital* I, op. cit., p. 363, revue et corrigé d'après l'original allemand, *Das Kapital* I, op. cit., pp. 528-530.

7) *Das Kapital*, II, op. cit., p. 247.

8) Karl Marx, *Le Capital*, I, op. cit., pp. 566-567.

9) Karl Marx, *Das Kapital*, III, op. cit. p. 784, 820. Le mot « socialisme » n'apparaît pas dans ces passages, mais il est implicite.



« Marx en France » : autour de l'exposition au Musée de l'Histoire vivante de Montreuil

ENTRETIEN AVEC ÉRIC LAFON

Entretien avec Éric Lafon, directeur du Musée de l'Histoire vivante de Montreuil et commissaire de l'exposition « Marx en France » qui sera présentée au public du 25 mars 2023 au 31 décembre 2023.

L'Anticapitaliste : *Une première question pour entrer dans le vif du sujet : est-ce que tu peux prendre le temps de présenter le Musée de l'Histoire vivante et sa spécificité ?*

Éric Lafon : Le Musée de l'Histoire vivante est implanté à Montreuil depuis son ouverture, en 1939. Il a été conçu d'abord par ses fondateurs (tous communistes) comme un musée des mouvements populaires. Depuis les années 2000, avec la direction de l'association du musée et son conseil d'administration, nous avons redéfini un petit peu son identité pour en faire un musée d'histoire ouvrière et sociale. C'est le seul en France. Quand on regarde à l'échelle européenne, il y a plein de musées d'histoire ouvrière, en Grande-Bretagne, en Scandinavie, en Europe centrale ou de l'Est, mais en France, il y en a qu'un.

L'histoire ouvrière et sociale, c'est une histoire vivante.

D'accord ! Alors, dans le cadre de vos deux grandes expositions annuelles, cette fois, vous avez choisi de parler de Karl Marx, notamment à l'occasion du 140^e anniversaire de sa mort. Est-ce que tu peux nous présenter un peu rapidement cette exposition ? Quels en sont les

contours ?

Le Musée de l'Histoire vivante, l'équipe scientifique, ou encore les gens qui travaillent sur l'histoire de l'œuvre de Marx ne sont pas des obsédés de la commémoration. Il y avait eu une exposition « Karl Marx et les luttes en France » en 1953 au Musée. Elle avait été assombrie, pour les staliniens, par le décès de Staline.

De nos jours, on a regardé dans le paysage éditorial, télévisuel, médiatique, radiophonique : on a remarqué un retour de Marx depuis une dizaine d'années... Il y a même un succès autour des ventes de livres à son sujet. Dans la presse, il y a eu des numéros spéciaux qui ont été sortis par *Alteréco*, par *le Monde*, qui se sont très bien vendus. Donc quand est arrivée l'année 2023, je n'étais pas parti pour faire le 140^e anniversaire de la mort de Karl Marx. Mais face à ce retour, face à certains bouquins qui étaient sortis, il nous a semblé intéressant de revenir sur Marx. Comme Marx, son histoire et son influence, c'est gigantesque, on s'est centré sur le sujet de Marx en France, sa rencontre avec le mouvement ouvrier français et ses différentes tendances : c'est ce qui avait été complètement effacé lors de

l'exposition de 1953. Toute la mouvance anarchiste, libertaire, socialiste, révolutionnaire...

En discutant avec Jean-Numa Ducange, qui a publié un *Marx à la plage* chez Dunod, et aussi avec d'autres historiennes et historiens, on a délimité le champ et les thématiques. On s'est dit qu'il fallait rappeler au public ce séjour de Marx dans les années 1843-1844. Il revient, il repart... On expliquera ça, ses allées et venues. Il est chassé de France, puis il est autorisé à revenir, puis de nouveau le gouvernement le pousse vers la sortie. Donc il navigue entre Paris, Bruxelles et, naturellement, Londres. On voulait d'abord ouvrir cette exposition sur un rappel de cette situation.

Puis très rapidement, Marx prend contact avec ce qui est le mouvement ouvrier et ses différentes tendances. J'ai découvert en travaillant sur l'exposition que le plus gros contingent d'immigrés à Paris, ce sont les Allemands. Et il ne s'agit pas que de journalistes ou d'exilés politiques, mais aussi de travailleuses et de travailleurs, des femmes et des hommes



qui vivent dans des quartiers parisiens, beaucoup dans le X^e arrondissement, mais aussi en banlieue parisienne, et qui travaillent dans les ateliers, dans les fabriques et dans les usines de la région parisienne.

Naturellement, il est confronté à la grande figure de l'époque, un Français, qui va donner ses heures de gloire et ses lettres de noblesse à l'anarchisme : c'est Proudhon. Mais il y a aussi Mikhaïl Bakounine. Lui, c'est un Russe, mais il vit en France, il est en exil, et il est lui aussi en contact avec le tissu militant socialiste, libertaire et anarchiste de Paris, mais aussi de Lyon et de Marseille.

On poursuit l'exposition sur le sujet des usages de Karl Marx, après sa mort, par les différents courants du mouvement ouvrier français. D'abord, les socialistes, avec les différentes familles socialistes qui vont se réunir en 1905, puis les communistes (tendance bolcheviks) à partir de 1920, et staliniens après la contre-révolution des années 1927-1928 jusqu'au début des années 1980. Comment le PCF l'utilise, en parle, le représente... Bien évidemment, nous parlerons aussi de l'opposition de gauche, qui va devenir l'opposition trotskiste, et des trois grandes familles qui la composent : la Ligue communiste et la Ligue communiste révolutionnaire, Lutte ouvrière et le courant lambertiste.

Puis, on finit l'exposition par une salle où on va mélanger à la fois bustes, sculptures et peintures. Il y aura un grand tableau qui représente Marx ; un autre Marx, Engels et ses filles, et deux autres tableaux de Frédéric Longuet, qui sont des portraits de Marx et d'Engels.

Enfin, on va présenter aussi quelques réalisations artistiques et graphiques de Marx très contemporaines. Il y aura Marx par un dessinateur d'aujourd'hui, qui s'appelle Dugudus, et aussi par une jeune artiste qui va faire une sculpture en fil de fer de Karl Marx ; enfin, l'ancien directeur du Théâtre de Montreuil a fait un montage graphique à partir de photos... Donc on mélangera à la fois l'oeuvre d'auteurEs, d'artistes confirmésEs, et puis d'autres créations d'artistes amateurEs. Par

exemple, une jeune femme qui a accepté de présenter une de ses oeuvres, qui avait déjà été exposée l'an dernier au musée : il s'agit d'un Marx Uberisé... Il est en costard, en tenue de conducteur VTC avec un sac de livraison genre Deliveroo. Quand elle évoque cette oeuvre, elle met en évidence le lien avec la question de la valeur marchande, de la marchandisation, etc.

Voilà comment va se développer cette exposition, qui sera accompagnée d'un livre auquel vont participer de jeunes historiennes et historiens, de jeunes chercheuses et chercheurs. Ils sont sept en tout, pour composer ce livre qui va accompagner l'exposition.

Marx a fait des séjours en France entre 1843 et 1849 dans un contexte politique intense, entre la fin de la Monarchie de Juillet et le début de la Seconde République. Quelle importance ces séjours ont-ils eue dans le développement de sa pensée ?

Marx est un théoricien, un philosophe et un militant socialiste poussé à l'exil par son propre pays. C'est dans ce contexte-là qu'il faut toujours approcher le personnage. C'est que tous les militantEs socialistes, hommes et femmes, russes, françaisEs, allemandEs, polonaisEs, sont touTEs logéEs à la même enseigne. Iels doivent partir en exil dans différents pays. Et les plaques tournantes de l'accueil de cet exil alternent entre Bruxelles, Paris et Londres. Il y a Genève et Zurich, aussi, qui vont être des places fortes d'accueil des militantEs.

Donc Marx arrive en France parce qu'il est chassé de son pays, qui n'est pas l'Allemagne. Du temps de Marx, c'était un ensemble de Duchés et de Royaumes. Et il en est chassé parce qu'il a commencé à propager des idées révolutionnaires qui ne sont pas du tout au goût des régimes régissant cette partie de l'Europe qui va devenir l'Allemagne. Il s'installe à Paris dans ces années-là, 1843-1844. La première chose qu'il fait, c'est de prendre contact avec les autres exilés allemands. Puis il va publier *Les Annales franco-allemandes*, en allemand. Il va les faire imprimer par un gros imprimeur bien bourgeois à Paris, qui pense qu'il y a là un marché

juteux : il ne regarde pas le contenu, il vend un produit, comme on dirait aujourd'hui.

Marx est en contact avec des groupements ouvriers, des clubs ouvriers allemands, mais seulement. C'est un homme du XIX^e siècle, alors, dans son imaginaire, il arrive dans le pays de la Révolution, la grande Révolution française. Donc il va prendre contact avec les différentes sensibilités du mouvement ouvrier français. Il n'y a alors pas de partis politiques ou d'organisations telles que nous les connaissons aujourd'hui. À cette époque, il y a un mouvement socialiste, qui va évoluer vers ce qu'on appelle la pensée libertaire ou l'anarchisme. Comme Marx fait de la politique en France, il est à nouveau invité à quitter le territoire. Après la Révolution de février 1848, il est de nouveau autorisé à revenir en France. Il se retrouve dans une France en pleine ébullition. Par ailleurs, c'est aussi une période où les sentiments nationaux en Allemagne et en Pologne, par exemple, vont se développer.

Mais après les Journées de juin 1848, une insurrection ouvrière, il est de nouveau dirigé vers la porte de sortie. Ces journées sont le premier affrontement du prolétariat contre la bourgeoisie, comme on l'a touTEs appris les unEs et les autres dans les écoles de formation marxiste.

À l'issue de cette insurrection, il y a une défaite du mouvement ouvrier, et c'est la bourgeoisie qui prend le dessus. Des élections ont lieu en 1849 : la chambre élue est composée majoritairement de réactionnaires et de conservateurs. Marx est alors chassé. Par la suite, il reviendra faire quelques séjours, à Argenteuil où sa fille Jenny vit avec Charles Longuet, alors qu'il vit à Londres. Marx séjournera aussi en Algérie pendant deux ou trois mois pour des raisons de santé, pour soigner sa tuberculose, au début des années 1880. En effet, sa maladie s'aggrave au cours des années 1870, et plus encore début 1880. Pleurésie, bronchite, puis tuberculose.

On a souvent entendu la formule disant que Marx a forgé sa pensée, en un mot est devenu marxiste, pendant ses séjours en France. Est-ce que c'est ce qu'on comprend

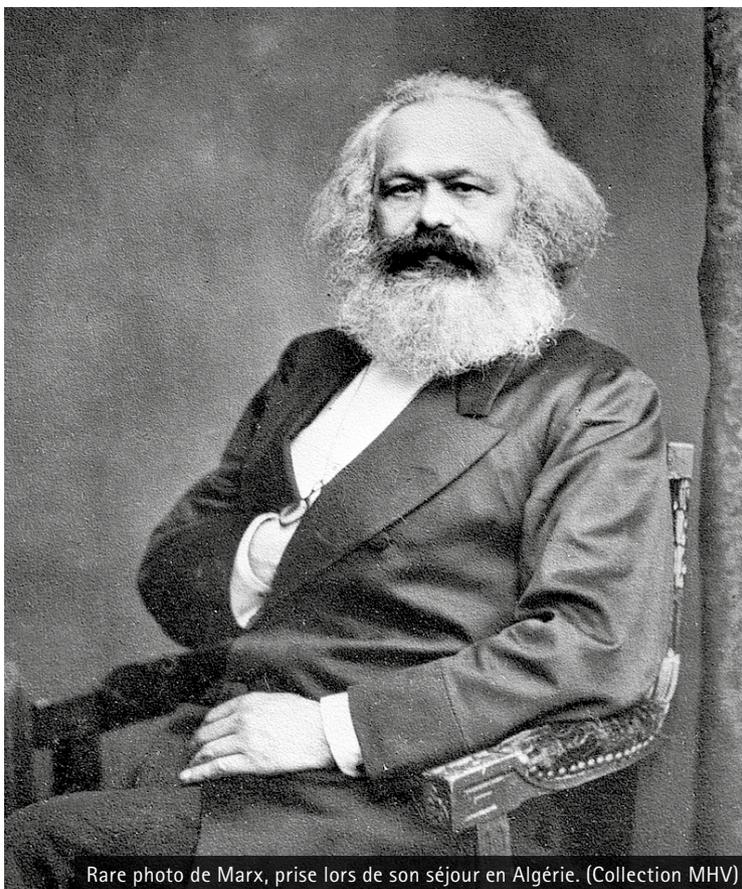
en allant voir l'exposition ?

Non, on sera beaucoup plus dans la nuance. Il serait bien évidemment absurde de nier l'apport que son séjour en France va avoir dans la construction de sa pensée. Pour que les thèses et la pratique socialistes se développent, il y n'y a rien de mieux qu'un régime de démocratie et de république libérale. Il le dira et il l'écrira lui-même. Trotsky, Lénine, dont les pays d'origine sont dirigés par des régimes autoritaires, sont obligés de partir en exil. Sinon, c'est le goulag en Sibérie qui les attend. En France, à cette époque, ce n'est pas cela. Proudhon et des militants du mouvement ouvrier font des séjours en prison, mais ce n'est pas la déportation. Dans ce milieu français bouillonnant, dans lequel il y a des étrangers, des Allemands, des Belges, des Russes, il y a un melting-pot intellectuel, un brainstorming intellectuel, mais ce n'est qu'une étape dans la formation de la pensée de Marx. Elle va se poursuivre en Belgique et à Londres, bien sûr.

Dans cette exposition, vous donnez une grande importance à ce qui est considéré comme l'œuvre majeure de Marx : le Capital. Pourtant, c'est celle qui est la moins lue, y compris dans les milieux militants, notamment parce que c'est un livre assez difficile d'accès. Vous avez installé une salle entière qui sera dédiée justement aux diverses éditions qui ont été publiées en France. Dès l'origine, il y a des critiques qui concernent justement la qualité des traductions : il y a un enjeu, y compris politique, qui va se jouer autour de la question des traductions, celle des éditions de la SFIO, celle de Moscou et celle de Pékin. Pourtant, c'est par ces éditions que la plupart des militants de ma génération auront accès au Capital. Peux-tu nous en dire plus ? La salle est plus exactement consacrée au Capital, à sa rédaction, à

la forme que Marx a pensée au début et qu'il a donnée à cette œuvre monumentale.

Donc il était évident pour nous de dédier une salle à cette œuvre. Ce qui nous a aussi engagé à proposer cet espace consacré au Capital, c'est qu'on est en partenariat avec un universitaire, Marcelo Musto, de York University à Toronto (Canada). Il mène un projet à l'échelle mondiale de toutes les traductions du Capital à travers le monde. Il y aura courant 2023 des événements comme des expositions partout dans le monde autour des traductions, notamment en Indonésie et en Inde, où le Capital a



Rare photo de Marx, prise lors de son séjour en Algérie. (Collection MHV)

été beaucoup traduit, au-delà de la France, de la Russie, naturellement, de la Chine, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Quand Marx, de son vivant, prend langue avec différents traducteurs, il cherche à avoir une bonne traduction française. Mais, au retour des premières épreuves, il n'est pas content, et il le dit dans sa correspondance. Il n'est pas du tout content de la traduction. Il va donc y avoir une traduction qui va se mettre en place, mais qui va être critiquée par Marx.

Il faut attendre 1924, avec la

traduction de Jacques Molitor aux éditions Alfred Coste, pour trouver une publicité annonçant que l'œuvre de Karl Marx est publiée. Entre 1924 et 1937, les volumes du Capital vont être publiés. Dans les années 20, d'après les archives que l'on a, les communistes du PC veulent avoir leur propre édition des œuvres. Ils vont, eux, reprendre la traduction d'un certain Joseph Roy, que Marx a rencontré et qu'il a considéré comme étant un bon traducteur.

La sortie de cette traduction a capoté, mais je n'arrive pas à voir, dans les différentes études et bouquins que j'ai lus, le pourquoi de cet échec. Mais je pense qu'ils n'ont personne de compétent sous la main pour faire le travail. Donc ils vont passer par les Soviétiques qui leur livrent, à partir 1937-1938, une œuvre complète de Marx, dont le Capital. Ainsi, ils partent d'une traduction russe vers le français. Il y a un cheminement un peu tortueux de cette traduction. Dans le livre qu'on va éditer pour accompagner l'exposition, il y a plusieurs auteurs qui abordent cette question de la traduction et de l'édition du Capital.

Dans l'exposition, il y aura aussi une salle dédiée aux représentations de Marx par la gauche marxiste française au travers des peintures, des affiches et même d'objets. Qu'est-ce qu'il

en ressort ?

Pour Marx, comme pour Lénine ou pour Che Guevara, il y a un portrait qui va s'imposer par rapport à d'autres images. La grande différence, c'est qu'il y a un corpus d'images gigantesques pour Lénine, beaucoup moins pour Che Guevara, et très limité pour Marx. Par exemple, on n'a aucune image de Marx à Paris : Marx dans des cafés, Marx en réunion... Il n'y a rien.

Les deux sources d'illustrations qu'on possède sont soit soviétique, soit est-allemande. Les Allemands de l'Est ont sorti un recueil de

gravures imaginant des scènes où on voit Marx à la rencontre des ouvriers allemands à Paris, ou encore la rencontre entre Marx et Engels. Et en 1972, les Soviétiques font paraître l'album d'un illustrateur Choukov qui représente Marx à Paris, à Bruxelles, à Londres... C'est drôle, parce que pour bien situer Marx dans le Paris de la deuxième moitié du XIX^e siècle, il est représenté sur un quai de Seine avec la cathédrale Notre-Dame en arrière-plan. C'est à cette époque le symbole de Paris, car la tour Eiffel n'est pas encore construite (1889).

Mais tout ça représente très peu d'images. On présentera aussi des gravures du jeune Marx, ainsi que des photographies plus tardives, comme celle qui date des années 1860, au moment de la fondation l'AIT (Association internationale des Travailleurs), la première Internationale socialiste. Ou ces photos où on le voit posant en famille. Et puis, on aura la dernière photographie prise de Marx, en Algérie. Dans une lettre, il dit qu'il est allé chez un barbier se refaire la barbe et les cheveux. D'ailleurs, Laura et Eleanor, ses filles, lui font des remarques sur sa tenue vestimentaire et sur son « look ». Elles tiennent à ce que leur papa soit

présentable, et qu'il conserve cette grosse barbe qu'on connaît toutes et tous.

Alors, tu évoquais, Marx a eu plusieurs filles. Dans l'exposition, vous revenez sur l'implication et le rôle de ses filles aux côtés de leur père dans la politique et dans l'élaboration de sa pensée. Est-ce que tu peux nous en dire plus ?

J'y tenais beaucoup. On va rééclairer des travaux qui ont été faits par deux historiennes, Michelle Perrot et Olga Meyer, pour les Éditions sociales. Car elles sont, certes, les filles de Karl Marx et, pour deux d'entre elles, les épouses de Charles Longuet et de Paul Lafargue, mais elles sont surtout des femmes qui ont eu une grande activité politique, un engagement et une réflexion politiques intenses.

Laura est traductrice, mais elle est aussi militante socialiste, membre de l'Internationale ; elle entretient une correspondance politique avec Friedrich Engels, et pas uniquement dans le but de gérer l'héritage et les textes de son père après sa mort.

Laura Marx est mariée avec Paul Lafargue, mais c'est un couple qui est, comme on dirait aujourd'hui, un couple libre. Elle ne fait pas la

vaisselle, elle ne fait pas à manger, elle voyage, elle rencontre des cercles socialistes et des militants...

Et puis il y a Eleanor, qui est une écrivaine, une militante socialiste dont on a dit trop souvent, dans des ouvrages de vulgarisation, qu'elle avait été mariée à un militant socialiste qui s'appelait Edward Aveling. En fait, iels ne se sont jamais mariés. Iels vivaient en couple, mais en union libre. Elle était écrivaine, militante socialiste : c'est elle qui initie Edward Aveling au socialisme, et pas l'inverse. Donc tous ces éléments, on va les rappeler.

Marx est un homme du XIX^e siècle et sa relation avec les femmes ne fait pas de lui un féministe radical ; mais de ce point de vue-là, il est aussi assez loin de la norme et de l'attitude des hommes son époque. Dans son ouvrage *La Sainte-Famille*, le premier chapitre est consacré à Flora Tristan (1803-1844) qui est une ouvrière. C'est une personnalité politique importante dans la formation de l'esprit socialiste et de l'engagement socialiste. Il la critique, mais elle compte dans l'histoire du mouvement ouvrier. On connaît aussi un échange épistolaire entre Louise Michel et lui au moment de l'amnistie des communards en 1880.



Gravure soviétique représentant Marx sur un quai de la Seine à Paris. (Collection MHV)

Pourquoi faire cette exposition aujourd'hui ? Quelle est l'actualité de la pensée marxiste, de l'héritage de Marx ?

En tant qu'ancien militant politique, il y a une chose qui m'agace, c'est la marchandisation et la monétisation d'un personnage comme Marx.

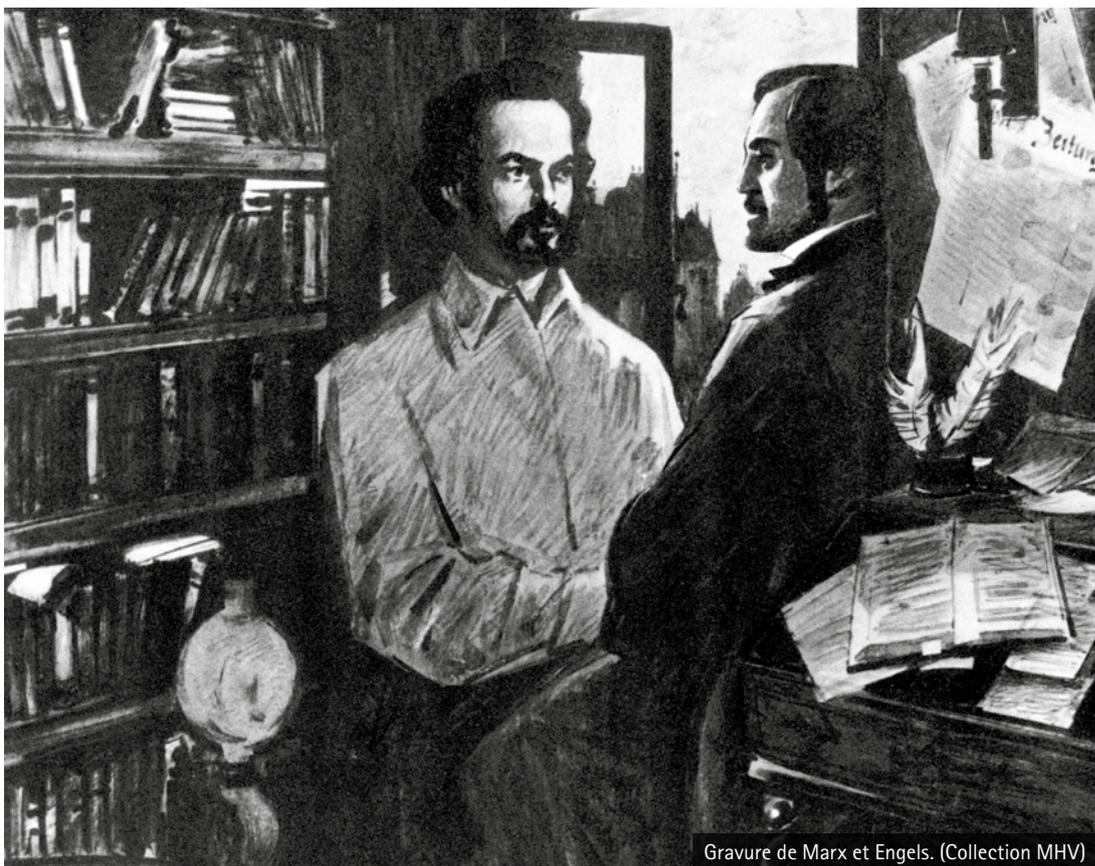
On peut être un petit bourgeois parisien et ça peut être « fun » de mettre un t-shirt Karl Marx. Les organisations politiques n'ont pas non plus échappé à une sorte de vulgate. Mais à partir des années soixante, au sein même du PC, on a des philosophes qui commencent à décanter « Marx » de sa gangue stalinienne.

À la Ligue communiste révolutionnaire, on

avait Daniel Bensaïd qui a sorti dans les années 90 des bouquins comme *Marx l'intempestif* et qui, lors de ses conférences, étonnait beaucoup de camarades parce qu'il parlait d'un Marx libertaire. Effectivement, il y a un Marx de la dictature du prolétariat et il y a un Marx qui décrit des étapes de passage de l'État bourgeois à la société collectiviste communiste.

Et c'est ça qui est intéressant avec les philosophes qui ont interprété, pour la gauche, la pensée de Marx, comme Althusser, Balibar, Labica, Jacques Texier, Bensaïd, Lucien Sève... Ils ont permis de revenir sur des points bien précis pour expliquer les choses.

Il y a un Marx qui est aujourd'hui dans un champ académique universitaire. Mais que reste-t-il de Marx dans le champ politique ? Dans le champ académique, par exemple, il ne faut jamais oublier que des hommes de la droite libérale, comme Raymond Aron, ont lu les œuvres de Marx. Il a décrypté, analysé, décorqué *le Capital* pendant 20 ans. Il a fait toute une série de conférences à l'université devant les étudiants en plein gaullisme. Et, quand on écoute les archives de l'INA, pour Raymond Aron, Marx est un monument de la pensée. Mais il n'en fait pas le dieu



Gravure de Marx et Engels. (Collection MHV)

vivant de la pensée, justement, parce qu'il le critique. Il rappelle que, dès le début, il y a une critique de Karl Marx au sein même du mouvement socialiste.

Il était très important de sortir Marx du produit publicitaire pour lui redonner le contenu, la force et en même temps pour montrer les écrits, la pensée de celles et ceux qui ont contesté certaines approches de Karl Marx sur certaines questions. Et pas uniquement la question de l'État, qui est la question qui fait toujours débat entre les libertaires et les marxistes. Mais c'est ça qui est intéressant, c'est de montrer qu'il y a autant de marxistes que, peut-être, de socialistes.

Il y a un usage de Marx en fonction des périodes et des pays. Par exemple, on présentera une composition graphique produite par la social-démocratie autrichienne en 1891. Ces sociaux-démocrates pensent que l'idée de rupture violente avec le capitalisme est caduque, et qu'il faut passer par une « rupture démocratique ». Sur cette image, on voit Karl Marx, qui a *le Capital* sous le bras, sur un bateau avec le prolétariat. Ils se dirigent vers « une terre promise » représentée par une île ensoleillée. Sur le bateau, il n'y a pas

écrit « révolution », ni « dictature du prolétariat »... Mais « réforme des huit heures », « suffrage universel », « presse ouvrière »... On est clairement ici dans une construction.

La social-démocratie autrichienne prend le masque qui l'intéresse : le Marx qui a défendu le suffrage universel, la réforme des huit heures, mais pas celui de la révolution et de la dictature du prolétariat.

C'était important pour nous de t'inviter et d'inviter tout le monde à aller voir cette exposition, dès qu'elle sera ouverte le 25 mars 2023 et jusqu'à la fin de l'année. Il y a aussi le livre qui va accompagner l'exposition et qui sera en vente sur place, au Musée de l'histoire vivante de Montreuil.

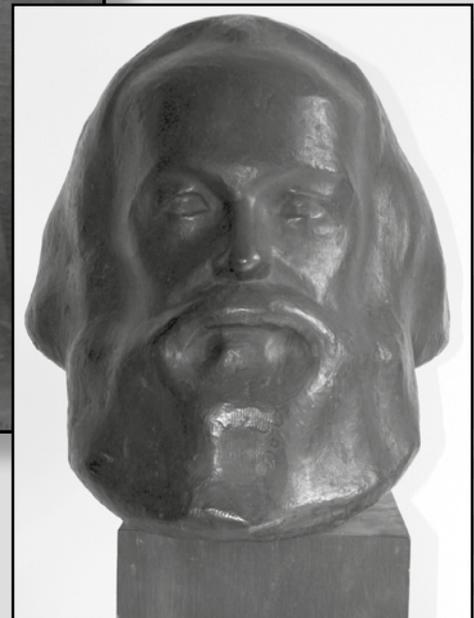
Au NPA, comme pour beaucoup de militantEs communistes révolutionnaires en France et partout dans le monde, il y a une actualité de la pensée de Marx, qui doit être vivante. Elle se fait aussi à l'épreuve de l'histoire, de la lutte des classes, des batailles, et il y en a quelques-unes à venir, comme sur la question des retraites. Donc merci beaucoup, Éric, pour cet entretien ! □

Propos recueillis et transcrits par Frédéric Speelman.

Dans l'exposition du Musée de l'Histoire vivante, « Marx en France. Usages et représentations », un grand nombre d'oeuvres et de documents seront présentées. Voici une petite sélection avec un intérêt porté à la représentation de Marx dans la Ligue communiste, puis dans la Ligue communiste révolutionnaire.



«RECONNAISSANCE À ENGELS DE LA FAMILLE KARL MARX». PEINTURE RÉALISÉE PAR FRÉDÉRIC LONGUET EN 1953, POUR L'EXPOSITION «DE MARX À STALINE». (COLL. MHV)



BUSTE DE MARX RÉALISÉ EN 1936 PAR KARL-JEAN LONGUET, ARRIÈRE-PETIT FILS DE KARL MARX. (COLL. MHV)



COUVERTURE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DU CAPITAL EN FRANÇAIS PARU EN 1872. (COLL. MHV)



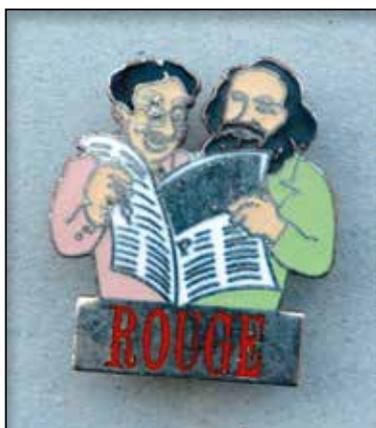
MEETING D'ALAIN KRIVINE À AUXERRE, LORS DE LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE DE 1969. UN PORTRAIT DE MARX EST ACCROCHÉ AU DESSUS DE LA SCÈNE. (COLL. RADAR)



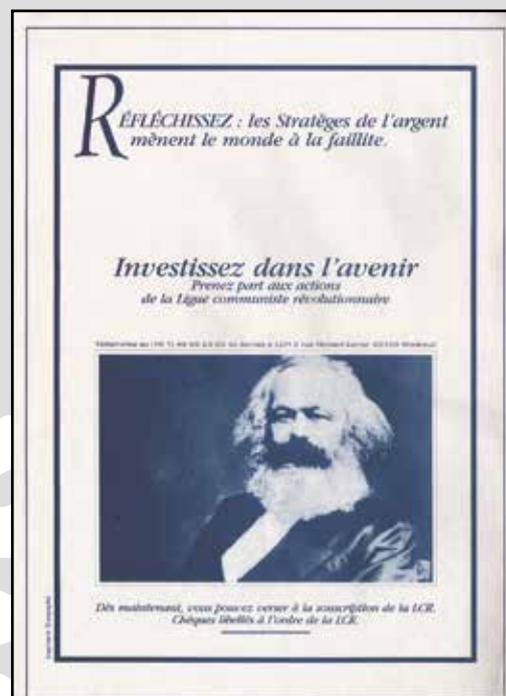
MEETING DE LA LIGUE COMMUNISTE À LA MUTUALITÉ EN 1971. EN FOND DE SCÈNE, 4 BANDEROLLES (TROTSKY, LÉNINE, MARX ET LA FAUCILLE ET LE MARTEAU), SONT ACCROCHÉES (PHOTO DE GAUCHE). (COLL. RADAR). C'EST UN RÉEMPLOI DE LA MANIFESTATION DES 15 ET 16 MAI 1971 POUR LES 100 ANS DE LA COMMUNE (PHOTO CI-DESSOUS). (COLL. RADAR / PELLETIER)



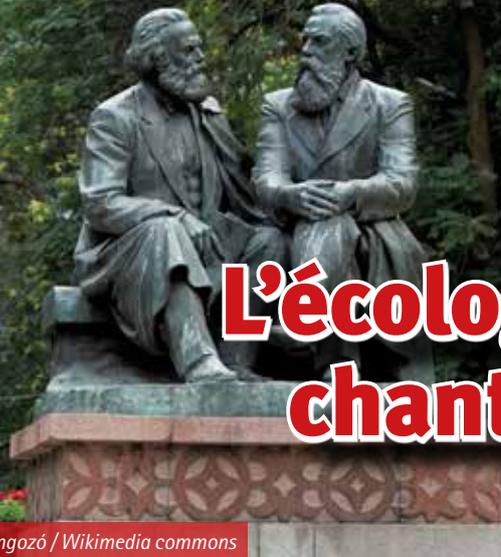
PORTRAIT DE MARX, BRANDI PAR DES MILITANTS DU REVOLUTIONÄR-KOMMUNISTISCHE JUGEND (RKJ) ORGANISATION DE JEUNESSE DE LA SECTION ALLEMANDE DE LA 4E INTERNATIONALE, LORS DU DÉFILÉ POUR LES 100 ANS DE LA COMMUNE. (COLL. RADAR / PELLETIER)



PIN'S PUBLICITAIRE REPRÉSENTANT GROUCHO ET KARL MARX POUR LA PROMOTION DE ROUGE, LE JOURNAL DE LA LCR. (COLL. ERIC LAFON)



AFFICHE DE LA LCR POUR SA SOUSCRIPTION ANNUELLE. ELLE EST PUBLIÉE LORS DE LA PRIVATISATION DE LA BANQUE D'AFFAIRE PARIBAS EN 1986, ET SE MOQUE DE LA PUBLICITÉ JOUÉE PAR CATHERINE DENEUVE EN EN REPRENANT LES GIMMICK : «*RÉFLÉCHISSEZ*» ET «*INVESTISSEZ DANS L'AVENIR*» (COLL. RADAR)



L'écologie de Marx, chantier inachevé

PAR DANIEL TANURO

Statues de Marx et Engels à Bichkek © Adam Harangozó / Wikimedia commons

L'émergence de la question écologique dans les années 1950 a conduit des chercheurs/euses à s'intéresser à la conception de la nature et du rapport humanité-nature dans la pensée de Marx.

Un des premiers travaux à ce sujet fut la thèse d'Alfred Schmidt, « *Le concept de nature chez Marx* », publiée en 1962. Trente ans plus tard, Schmidt estima avoir trop mis l'accent sur « l'optimisme de Marx et d'Engels en ce qui concerne la libération des forces productives » – et par conséquent sur « la dynamique funeste de domination de la nature qui [...] depuis Bacon et Descartes, a toujours été aussi la domination de l'homme sur l'homme » – et trop peu sur « l'importance objective » de leurs « ébauches d'une critique "écologique" de l'aspect destructeur du développement industriel moderne¹ ». Productivisme d'un côté, critique écologique de l'autre : cette tension traverse la plupart des contributions ultérieures sur les rapports entre Marx, les marxistes et l'écologie. Schématiquement, on peut identifier deux positions extrêmes : la dénonciation du productivisme de Marx, d'une part, l'apologie de son écologie supposée, d'autre part. La première met en exergue les accents productivistes du *Manifeste Communiste*, de la *Contribution à la critique de l'économie politique* et des *Grundrisse* ; la seconde insiste sur le naturalisme des *Manuscrits de 1844*, sur le concept de métabolisme humanité-nature dans le *Capital* et l'affirmation du rôle clé de la nature dans la *Critique du programme de Gotha*. Avec une difficulté dans la difficulté : les positions « productivistes » occupent une position intermédiaire entre les écrits de jeunesse et les écrits de maturité.

« Il serait vain d'opposer, à coups de citations choisies, un Marx ange vert à un Marx démon productiviste », notait Daniel

Bensaïd². En effet, mais l'idée d'un Marx tâtonnant au point de prendre des positions antagoniques sur une question aussi fondamentale que les rapports humanité-nature ne s'accorde pas avec les exigences de rigueur qu'il s'imposait à lui-même. Comment reconstituer le cheminement intellectuel qui l'a mené de son soi-disant « naturalisme » de jeunesse à son « optimisme en ce qui concerne la libération des forces productives », pour ensuite « ébaucher une critique écologique » du destructivisme moderne (pour reprendre les formulations de Schmidt) ? Un élément de réponse a été apporté par le chercheur Kohei Saito³. Épluchant les « London Notebooks⁴ », Saito confirme que Marx avait une vision productiviste, qu'il a déconstruite tardivement. La vision productiviste lui permettait de lutter contre la loi des rendements agricoles décroissants de Ricardo ainsi que contre le « principe de population » de Malthus. Elle semblait confirmée par les travaux de Liebig, avant qu'au début des années 1860, celui-ci abandonne l'idée que les engrais de synthèse compenseraient l'épuisement des sols et dénonce l'impasse de « l'agriculture de prédation ». Ébranlé dans ses convictions, Marx entama un profond travail de révision.

Le livre de Saito est sous-titré « *une critique inachevée de l'économie politique* ». Mais, au lieu d'explorer les implications de cet « inachèvement » en termes d'élaboration théorique-programmatique, Saito affirme que, pour Marx, « le problème de la crise écologique [est] la contradiction centrale du

mode de production capitaliste », et soutient que cette conclusion était déjà tirée dans les *Manuscrits de 1844* et les *Grundrisse*.

Récemment, un doctorant de l'université de Strasbourg, Timothée Haug, a repris l'analyse des *London Notebooks* avec des conclusions fertiles⁵. Pour lui, la théorie de la « rupture métabolique » dans le *Capital* est le produit d'un moment de crise théorique qui a mené Marx à une profonde révolution paradigmatique. Celle-ci implique notamment que la nature « produit » et est « exploitée », et que l'émancipation doit se définir en termes de « gestion rationnelle du métabolisme humanité-nature » plutôt qu'en termes de « libération des forces productives ». « L'écologie de Marx » apparaît alors pour ce qu'elle est : un chantier inachevé. Cela incite à creuser trois questions : le lien entre exploitation de la nature, exploitation du travail et oppression patriarcale ; le lien entre mécanismes capitalistes de chosification et la surexploitation des animaux non humains ; le lien entre émancipation, machines et réduction du temps de travail. □

1) Alfred Schmidt, « *Le concept de nature chez Marx* », PUF 1993.

2) Daniel Bensaïd, « L'écologie n'est pas soluble dans la marchandise », in *Contretemps*, Ed. Textuel, n° 4, mai 2002.

3) Kohei Saito, « *Karl Marx's Ecosocialism. Capital, Nature and the Unfinished Critique of Political Economy* », Monthly Review Press, 2017 (traduction française chez Syllepse).

4) *Cahiers de notes prises par Marx à partir de 1860 et publiés récemment*.

5) « La rupture écologique dans l'oeuvre de Marx. Analyse d'une métamorphose inachevée du paradigme de la production », <https://www.theses.fr/2022STRAC001>